

LES ENQUÊTES DE MICHEL RENAUD

CLAIRE, 17 ANS, DISPARUE



THRILLER

LES ENQUÊTES DE MICHEL RENAUD

Collection Affaires non élucidées

CLAIRE, 17 ANS, DISPARUE

Tome 1

Roman policier/ Thriller

 Mentions légales - Droits d'auteur

Écrit par [Maxou]

©2026 Tous droits réservés.

Aucun extrait de cet ouvrage ne peut être reproduit, stocké dans un système de récupération de données, transmis ou diffusé, sous quelque forme que ce soit (électronique, mécanique, photocopie, enregistrement ou autre), sans l'autorisation écrite préalable de l'auteur, sauf dans les cas prévus par la loi.

Toute reproduction, représentation ou diffusion, totale ou partielle, sans autorisation constitue une contrefaçon passible de poursuites conformément aux dispositions du Code de la propriété intellectuelle.

Collection Affaires non élucidées – Les Enquêtes de Michel Renaud

La Collection ne propose que des romans policiers concernant des enquêtes closes. Michel Renaud rouvre bénévolement des dossiers classés, des disparitions oubliées, des accidents jamais éclaircis.

Là où l'administration a refermé les archives, lui reprend les faits, les silences et les contradictions.

Chaque enquête révèle les failles d'une province en apparence paisible. Secrets de famille, pressions locales, erreurs judiciaires, mensonges collectifs.

Michel Renaud avance avec méthode, patience et intuition.

Il ne cherche ni gloire ni vengeance, seulement la vérité.

Parce que certains dossiers ne se ferment jamais vraiment.

Et que les affaires non élucidées finissent toujours par réclamer justice.

Tous ces romans sont la propriété exclusive de la
Collection Affaires non élucidées.

Tome 1 – Une disparition vieille de 20 ans

Chapitre 1- La maison au bout de l'allée

La maison au bout de l'allée La pluie tombait finement sur la campagne. Pas une vraie pluie d'orage. Plutôt cette humidité persistante qui colle aux trottoirs et aux souvenirs.

Michel Renaud referma la porte de son garage avec lenteur. Sa jambe le lançait davantage les jours humides. Les médecins parlaient de séquelles nerveuses. Lui parlait simplement d'un rappel.

On ne sort pas indemne d'une rafale mal placée.

Il posa son trousseau sur le meuble de l'entrée. La maison était modeste. Une bâtisse des années 70, légèrement en retrait de la route. Rien qui attire l'œil.

Il n'avait pas mis d'enseigne. Pas de plaque. Pas de cabinet. Les gens savaient où le trouver. On frappait à sa porte. On demandait "Michel Renaud". On disait qu'il aidait à comprendre ce que les autres avaient laissé tomber.

Il venait de se servir un café lorsque la sonnette retentit. Un son bref. Hésitant. Il jeta un œil à l'horloge. 18 h 12. Trop tard pour un voisin. Trop tôt pour une urgence. Il ouvrit.

Une femme d'une soixantaine d'années se tenait sous le porche. Manteau sombre. Visage marqué. Regard fatigué mais déterminé.

– Monsieur Renaud ?

– Oui madame.

Elle serra son sac contre elle.

– On m'a dit que vous... que vous acceptiez de revoir certaines affaires.

Il observa ses mains. Tremblantes.

– Entrez. Elle s'assit dans la cuisine.

Michel posa deux tasses.

– C'est à propos de ma fille, dit-elle. Elle s'appelait Claire Moreau. Un silence.

– Elle a disparu en 2004. On a fouillé la forêt. Les étangs. Les routes. Tout.

Michel ne disait rien. Il écoutait.

— Ils ont fini par dire qu’elle était partie. Qu’elle avait voulu s’éloigner. Mais elle n’aurait jamais fait ça. Il leva les yeux.

— Pourquoi maintenant ? La femme inspira profondément. — Parce que j’ai reçu ça.

Elle posa une enveloppe sur la table. Sans timbre. Sans adresse d’expéditeur.

Michel l’ouvrit. Un simple papier plié en deux. “Elle n’est pas partie volontairement.” Aucune signature. Aucune menace. Juste la phrase. La pluie redoubla contre les vitres.

Michel relut la phrase. Puis il demanda calmement : — Où a-t-elle été vue pour la dernière fois ? La femme hésita.

— À une fête. Une maison en bordure de forêt. Pas loin de Villefranche. Michel posa le papier à plat. Vingt ans. Les souvenirs s’altèrent. Mais les mensonges restent cohérents.

— Je vais relire le dossier, dit-il. La femme le fixa.

— Vous pensez qu’elle est morte ?

Michel soutint son regard.

— Je pense que quelqu’un sait ce qui s’est passé.

Et que ce quelqu’un n’a jamais cessé d’y penser.

Chapitre 2 - Le dossier oublié

Le carton était plus léger qu’il ne l’imaginait. Archives départementales. Copie du dossier gendarmerie. Il savait où s’adresser pour obtenir les dossiers.

Michel l’ouvrit sur la table du salon.

Photos. Procès-verbaux. Témoignages. Claire Moreau. 17 ans. Disparue le 12 juin 2004. Fête d’anniversaire chez un camarade de classe. Une dizaine de jeunes présents. Alcool. Musique. Départ vers 1 h 30 selon plusieurs témoignages. Puis plus rien. Michel observa la photo d’identité. Regard franc. Sourire naturel.

Il consulta le plan joint au dossier. La maison se situait en lisière de forêt. À moins de trois kilomètres d’un étang. Il posa son doigt sur la carte.

La forêt de Sologne n’engloutit pas les gens par hasard. Il continua sa lecture. Un détail attira son attention. Un témoin affirmait avoir vu Claire quitter la fête à

pied. Un autre disait qu'elle était montée dans une voiture sombre. Contradiction jamais éclaircie. Il referma le dossier.

Quelque chose n'avait pas été creusé. Ou quelqu'un n'avait pas voulu creuser. Michel se leva lentement. Demain, il irait voir la maison. Vingt ans, c'est long. Mais certaines nuits ne vieillissent jamais.

Chapitre 3 Le capitaine Delmas

La brigade de la ville avait changé. Nouvelle façade. Véhicules plus récents. Uniformes plus modernes. Mais l'odeur restait la même. Café froid et dossiers poussiéreux. Michel ne rentra pas par l'accueil. Il connaissait l'entrée latérale. L'ancien bureau du commandement donnait sur la cour arrière. Delmas y travaillait autrefois. Il se présenta et un gendarme lui indiqua où il pouvait trouver le capitaine

Effectivement Il trouva le capitaine à la terrasse d'un café, place de la Paix. Retraité depuis six ans. Jean-Luc Delmas avait épaissi. Les cheveux grisonnants. Le regard plus fatigué, mais toujours vif. Il leva les yeux avant même que Michel n'arrive à sa table.

– Je me demandais quand tu viendrais. Michel s'assit sans sourire.

– Claire Moreau. Delmas soupira.

– Vingt ans.

– Tu as dirigé l'enquête.

– Oui. Un silence.

La place était calme. Quelques voitures passaient lentement. Une mère tirait un enfant par la main.

– Pourquoi ça ressort ? demanda Delmas. Michel sortit la feuille pliée de sa poche.

Il la posa sur la table. Delmas la lut sans changer d'expression.

– Une lettre anonyme.

– Oui.

– Il y en a toujours.

- Celle-ci arrive vingt ans après. Delmas reposa le papier.
 - On a fouillé partout.
 - Je sais.
 - On a interrogé tous les jeunes.
 - Je sais.
 - On a plongé dans l'étang des Saules. Michel hocha la tête.
 - Alors pourquoi deux témoignages contradictoires sur son départ ?
- Delmas resta silencieux quelques secondes.
- Les jeunes mentent. Ils ont peur. Ils se protègent entre eux.
 - Tu as cru lequel ? Delmas croisa les bras.
 - Celui qui disait qu'elle était partie à pied.
 - Pourquoi ?
 - Parce que c'était le plus cohérent.
 - Ou le plus pratique ? Un léger durcissement dans le regard de Delmas.
 - Tu insinues quoi, Michel ?
 - Rien. Je te pose des questions. Le vent souleva la nappe en papier.
- Delmas baissa la voix. – Cette affaire... elle était fragile.
- Fragile comment ?
 - Les familles impliquées étaient connues.
 - Connues comment ?
- Delmas hésita.
- Influence locale. Notables. Entreprises. Michel observa le silence entre eux.
 - Tu as subi des pressions ?
- Delmas ne répondit pas immédiatement.
- On m'a demandé d'éviter l'emballement médiatique.
 - Et ?

– Et sans corps, sans preuve, ça devient compliqué. Michel fixa la place.

– Tu penses qu'elle est morte ?

Delmas regarda au loin.

– Je pense que ce qui s'est passé cette nuit-là n'était pas prévu.

– Un accident ? Un long silence.

– Peut-être.

– Couvert par plusieurs ?

Delmas serra la mâchoire. – Les amitiés de jeunesse deviennent des solidarités d'adultes.

Michel comprit.

– Qui ment encore aujourd'hui ?

Delmas le fixa. – Tous. Il se leva lentement.

– Si tu rouvres ça, tu vas déranger des gens installés depuis vingt ans.

– Ils ont peut-être oublié, répondit Michel.

Delmas secoua la tête.

– Non ça je ne crois pas. Il posa quelques pièces sur la table.

– On n'oublie jamais ce genre de nuit. Michel resta seul quelques instants.

Une phrase tournait dans sa tête. Les amitiés de jeunesse deviennent des solidarités d'adultes. Dans une petite ville, les secrets ne disparaissent pas. Ils s'organisent.

Et quelqu'un venait de rappeler à la mère que sa fille n'était pas partie volontairement.

Ce n'était pas une coïncidence. C'était une fissure.

Chapitre 4 - La maison en lisière

La route qui menait à la maison n'avait presque pas changé. Un ruban étroit bordé de fossés, de haies épaisses et de pins sombres.

En juin, la Sologne sentait la terre humide et les feuilles chaudes.

Michel ralentit à l'approche du chemin de graviers.

La bâtisse apparaissait en retrait, à moitié dissimulée par les arbres.

Grande maison secondaire. Volets gris. Toiture rénovée. Vingt ans plus tôt, elle appartenait aux parents de Julien Perrin. Il coupa le moteur. Le silence fut immédiat.

Il sortit lentement. Sa jambe protesta, comme toujours. Il ignora la douleur. Il observa la façade. Pas de trace visible du passé. Mais les lieux gardent la mémoire. Il longea la clôture. Le terrain donnait directement sur la forêt. Il se souvenait du plan du dossier.

La terrasse à l'arrière. La clairière derrière. Le chemin forestier menant à l'étang des Saules. Il s'arrêta au bord du bois.

Vingt ans. Un groupe d'adolescents. De l'alcool. Des tensions. Un départ confus. Il entra dans la forêt. Le sol était meuble. L'odeur de résine dominait.

À une cinquantaine de mètres, une zone plus dégagée apparaissait. Une sorte de replat naturel. Il s'agenouilla. Instinct.

Quelqu'un avait parlé d'une dispute cette nuit-là. Un témoignage évoquait des cris. Le dossier mentionnait un verre brisé retrouvé près de la terrasse. Il observa les lignes naturelles du terrain. Si quelqu'un était tombé ici... Si quelqu'un s'était blessé...

Le chemin vers l'étang était en légère pente. Il reprit sa marche. L'étang des Saules était calme. Surface lisse. Reflets sombres. Les plongeurs avaient sondé la zone.

Mais un étang n'est jamais totalement transparent. Michel observa la rive. Une chose le dérangeait.

Dans le dossier, les recherches s'étaient concentrées autour de l'eau. Comme si on avait admis très vite qu'elle s'y trouvait.

Pourquoi ? Il sortit son téléphone et relut les dépositions. Un détail l'arrêta.

Un témoin disait que Claire était partie à pied vers la route.

Un autre affirmait qu'elle avait été vue près de la forêt.

Ces deux versions ne se rejoignaient pas. Il leva les yeux vers la maison visible au loin. Si elle avait quitté la fête volontairement, elle aurait pris la route principale. Pas la forêt. Sauf si quelqu'un l'y avait conduite. Ou suivie.

Un bruit derrière lui. Branche cassée. Michel se redressa immédiatement.

Le silence retomba. Trop rapidement. Il resta immobile. Les oiseaux avaient

cessé de chanter. Quelqu'un était là. Il fit quelques pas lents vers l'endroit d'où venait le son.

Rien. Mais le sol était marqué. Une trace fraîche dans la terre meuble. Pas une trace animale. Une semelle. Récente. Il observa la profondeur de l'empreinte. Quelqu'un l'avait observé. Il se redressa lentement.

Vingt ans. Et pourtant, la peur était encore active. Michel à nouveau vers regarda vers la maison. Ce n'était pas un simple souvenir. Quelqu'un surveillait encore cet endroit. Et la lettre anonyme n'était peut-être pas un appel à la vérité. Mais un avertissement.

Chapitre 5 - L'avertissement

Michel quitta la lisière du bois sans se presser. Il ne regarda pas derrière lui. Dans une forêt, celui qui se retourne trop souvent admet qu'il a peur. Le gravier crissa sous ses pas lorsqu'il regagna le chemin menant à la route. Sa voiture était stationnée là où il l'avait laissée. Rien d'anormal en apparence. Il s'arrêta à deux mètres. Quelque chose avait changé. Pas visiblement. Mais il sentait une présence récente. Il fit lentement le tour du véhicule. Aucune vitre brisée. Aucun choc.

Puis il remarqua le détail. Sous l'essuie-glace côté conducteur. Un morceau de papier plié en deux. Il ne le toucha pas immédiatement. Il observa autour de lui. La route était vide. La maison silencieuse. La forêt immobile. Il retira le papier. Même format que la lettre reçue par la mère. Même papier blanc, sans en-tête. Il l'ouvrit. "Vous ne connaissez pas toute l'histoire." Pas de menace directe. Pas d'insulte. Juste une phrase. Michel releva les yeux.

Le message était clair. Quelqu'un savait qu'il était là. Quelqu'un surveillait la maison. Et surtout... Quelqu'un avait reconnu sa voiture.

Il replia le papier soigneusement et le glissa dans sa poche.

La lettre précédente disait : "Elle n'est pas partie volontairement."

Celle-ci disait : "Vous ne connaissez pas toute l'histoire." Deux tons différents.

La première semblait vouloir rouvrir le dossier. La seconde cherchait à le cadrer. Ce n'était peut-être pas la même personne.

Il monta dans sa voiture. Avant de démarrer, il observa le rétroviseur. Rien.

Mais dans une petite ville, on ne laisse pas une voiture inconnue près d'une maison liée à un vieux drame sans que ça se sache. Quelqu'un avait dû prévenir. Ou quelqu'un attendait déjà qu'il revienne. Il démarra.

À quelques centaines de mètres, son téléphone vibra. Numéro masqué.

Il hésita une seconde, puis décrocha. Silence. Respiration. Puis une voix d'homme, basse. — Vous devriez laisser ça.

Michel ne répondit pas.

— Certaines vérités font plus de dégâts que les mensonges.

La ligne se coupa. Il ralentit légèrement. Pas de panique. Pas d'accélération. Quelqu'un venait de franchir un seuil. Ce n'était plus un dossier ancien. C'était un secret encore actif. Et les secrets actifs impliquent des gens installés. Il pensa à Delmas. “Les amitiés de jeunesse deviennent des solidarités d'adultes.”

Si les adolescents de 2004 avaient aujourd'hui quarante ans... Certains occupaient sûrement des postes clés. Michel prit une décision. Avant d'aller voir Julien Perrin, il allait revoir les dépositions. Il cherchait un détail que quelqu'un avait minimisé. Un détail qui, à l'époque, paraissait insignifiant. Mais que vingt ans de silence rendaient essentiel.

Dans son rétroviseur, un véhicule apparut brièvement à l'intersection. Noir. Stationné. Puis il disparut. Michel ne changea pas d'allure. La partie venait de commencer.

Chapitre 6 - 1 h 32 du matin

La maison de Michel était silencieuse. Il avait étalé les copies du dossier sur la table du salon. Photos. Plans. Procès-verbaux. Une lampe posée à côté projetait une lumière jaune sur le papier jauni. Il relisait pour la troisième fois les dépositions des jeunes présents à la fête.

Dix noms.

Dix versions légèrement différentes.

Mais toutes convergeant vers une conclusion pratique : Claire était partie d'elle-même.

Il prit un crayon. Il entourra les horaires.

– 1 h 15 : dispute évoquée par Léa Martin.

– 1 h 25 : Claire vue près de la terrasse selon Thomas Girard.

– 1 h 30 : Claire serait “partie à pied” selon Julien Perrin.

– 1 h 32 : appel passé depuis le téléphone fixe de la maison.

Michel s’arrêta. Il relut la ligne.

1 h 32 : appel sortant vers un numéro portable.

À l’époque, les relevés téléphoniques avaient été annexés au dossier. Il fouilla dans la chemise. Le numéro appartenait à... Thomas Girard. Michel fronça les sourcils. Thomas affirmait dans sa déposition être parti à 1 h 20. Avant la disparition supposée.

Pourquoi aurait-il reçu un appel à 1 h 32 depuis la maison ? Il relut la déposition de Thomas. “Je suis parti vers 1 h 20. Claire était encore là. Je ne l’ai plus revue.”

Michel consulta la copie du relevé. L’appel avait duré 18 secondes. Court. Urgent.

Il prit la déposition de Julien Perrin.

Julien disait : “Claire est partie vers 1 h 30. Je l’ai vue marcher vers la route.”

Si Claire était déjà partie à 1 h 30... Qui appelait Thomas à 1 h 32 ?

Et surtout pourquoi ? Il posa le crayon. Quelqu’un mentait sur les horaires. Et si l’appel avait été passé parce qu’un problème venait de survenir ? Il continua à lire.

Un autre détail le frappa. Dans la déposition initiale de Léa Martin, elle mentionnait : “Claire voulait rentrer mais elle ne voulait pas marcher seule.” Cette phrase n’apparaissait plus dans son audition complémentaire.

Elle avait disparu. Michel posa les documents. Le scénario admis était simple : Claire quitte la fête seule. Elle disparaît. Mais les horaires ne collent pas.

Et surtout... Pourquoi personne n’avait insisté sur cet appel ?

Il consulta le rapport de Delmas. L’appel était noté. Mais qualifié de “non pertinent”.

Non pertinent ? Un appel passé deux minutes après un départ supposé ?

Michel se leva lentement. Sa jambe le rappela à l'ordre. Il marcha vers la fenêtre. Dehors, la nuit tombait sur la ville.

Si Thomas avait quitté la fête à 1 h 20... Alors l'appel de 1 h 32 signifiait qu'il n'était pas si loin. Ou qu'il mentait. Ou qu'on avait besoin de lui. Et si Claire n'était pas partie à 1 h 30... Alors que s'était-il passé entre 1 h 25 et 1 h 32 ? Sept minutes.

Sept minutes suffisent. Il retourna à la table. Il entourra l'heure en rouge. 1 h 32. C'était le point de rupture. La disparition ne s'était peut-être pas produite en forêt. Elle avait peut-être commencé dans la maison. Et si Thomas Girard avait menti dès le départ...

Alors il fallait comprendre pourquoi. Michel prit son téléphone. Il chercha le nom.

Thomas Girard. Aujourd'hui, directeur d'une agence immobilière de la ville. Installé. Marié. Deux enfants. La solidarité des amitiés de jeunesse.

Michel posa le téléphone. Il n'irait pas le voir tout de suite. Il voulait d'abord comprendre ce que signifiaient ces 18 secondes. Dans les affaires anciennes, les mensonges sont souvent maladroits. Mais quand ils tiennent vingt ans... C'est qu'ils sont collectifs.

Et quelqu'un, ce soir-là, avait appelé à l'aide. Ou appelé à la rescousse.

Chapitre 7 - La page manquante

Michel reprit le dossier. Il avait appris une chose dans la gendarmerie : Quand quelque chose dérange, on ne le supprime pas toujours. On le noie. Il consulta la liste des pièces annexes.

Relevés téléphoniques. Plan des lieux. Photos terrasse. Le Rapport des plongeurs Auditions complémentaires. Il feuilleta les auditions complémentaires. Quelque chose l'arrêta. La pagination.

Page 12.

Page 13.

Page 15. Il revint en arrière. Page 14 manquait. Il reposa lentement le dossier Ce n'était pas une erreur d'impression. La pagination était continue. La 14 avait été

retirée. Il ouvrit la copie numérique qu'il avait demandée aux archives départementales.

Même chose. Page 14 absente. Michel sentit une tension différente. Un oubli administratif laisse des traces. Une suppression volontaire laisse un vide propre. Il consulta l'index des auditions.

Page 14 correspondait à : "Complément audition - L. Martin" Léa Martin. Celle qui avait initialement déclaré que Claire ne voulait pas marcher seule. Il relut sa première déposition. "Claire voulait rentrer. Elle avait peur de traverser la forêt seule." Puis, dans l'audition suivante, la phrase avait disparu. Michel ferma les yeux un instant.

Si la page 14 contenait la version intermédiaire... Celle entre la première déclaration spontanée et la version "corrigée"... Alors quelqu'un avait décidé qu'elle ne devait plus exister. Il consulta le rapport de synthèse de Delmas. Une phrase vague apparaissait : "Les contradictions initiales ont été éclaircies." Éclaircies. Ou alignées.

Michel se leva, fit quelques pas, revint à la table. Il prit la photocopie de la liste des pièces. En bas, une signature manuscrite. J.-L. Delmas. Datée du 22 septembre 2004. Il consulta la date de l'audition complémentaire de Léa. 18 septembre 2004. Quatre jours d'écart. Quelqu'un avait modifié la version entre ces deux dates. Il reprit le dossier initial. Dans la première audition, Léa mentionnait aussi un détail discret : "Claire s'était disputée avec Julien dans la cuisine." Dans la version finale, la dispute devenait "une discussion". Le mot avait changé. Et dans les affaires anciennes, les mots sont des armes.

Michel posa le dossier à plat. Si Léa avait déclaré quelque chose d'embarrassant... Si cela impliquait Julien Perrin, propriétaire de la maison... Et si Julien appartenait à une famille influente... Alors la page 14 était peut-être la clé. Il consulta son téléphone.

Léa Martin. Aujourd'hui infirmière à Blois. Mariée. Toujours dans la région. Il observa la photo professionnelle affichée sur son écran. Regard sérieux. Stable. Mais personne ne traverse vingt ans avec un secret sans fissure. Michel referma doucement le dossier.

Page 14 manquante. Appel de 1 h 32. Dispute minimisée. La disparition n'avait pas commencé dans la forêt. Elle avait commencé dans la cuisine. Et quelqu'un, en septembre 2004, avait décidé qu'une version était préférable à une autre.

Le téléphone vibra. Numéro inconnu. Il décrocha. Silence. Puis une voix différente de la précédente. Plus jeune. Plus nerveuse.

— Vous avez trouvé quelque chose que vous n’auriez pas dû. Michel ne répondit pas. — Laissez tomber la page 14. La ligne se coupa. Il resta immobile. La page 14. Seuls ceux qui connaissaient le dossier pouvaient savoir.

Ce n’était plus une supposition. Quelqu’un, parmi les anciens adolescents ou parmi les anciens gendarmes... avait accès aux archives. Et surveillait ses recherches.

Michel sentit la fatigue dans sa jambe. Mais son esprit était clair. Il n’y a qu’une raison de supprimer une page. C’est qu’elle contenait la vérité avant qu’on ne la corrige.

Chapitre 8 - Les silences de Léa

Le centre hospitalier de la région était presque désert en fin d’après-midi. Michel avait appelé le standard sans donner de détails. Il avait simplement demandé à parler à Léa Martin à la sortie de son service.

Elle accepta de le voir dans un café discret près de la Loire.

Lorsqu’elle entra, Michel la reconnut immédiatement. Les années avaient adouci ses traits. Mais le regard restait le même. Un regard qui calcule avant de répondre. — Monsieur Renaud, dit-elle en s’asseyant. J’imagine que ce n’est pas une visite de courtoisie.

— Non.

Elle ne demanda pas pourquoi. Elle savait. Michel posa le dossier sur la table, sans l’ouvrir.

— Claire Moreau. Un silence. Court. Mais dense.

— Je pensais que tout ça était terminé, dit-elle.

— Ça ne l’a jamais été pour sa mère. Elle baissa les yeux.

— Je n’ai rien de plus à dire que ce que j’ai déjà dit. Michel hocha légèrement la tête.

— Vous avez dit deux choses différentes.

Elle se raidit imperceptiblement. — Je ne vois pas de quoi vous parlez. Il sortit deux photocopies. Première audition. “Claire ne voulait pas marcher seule dans la forêt.”

Deuxième audition. La phrase avait disparu.

— Pourquoi cette précision a-t-elle été retirée ?

Léa fixa le papier. — J’étais stressée. On était tous sous pression.

— Vous avez parlé d’une dispute dans la cuisine.

— Une discussion.

— Ce n’est pas le mot que vous avez utilisé au départ. Elle serra les mains.

— On avait bu. On exagérait. Michel la laissa dans le silence. Le silence est plus efficace qu’une accusation. Elle finit par relever les yeux.

— Vous pensez que j’ai menti ?

— Je pense que vous avez modifié votre version.

— Parce que j’étais jeune. Parce que la police insistait. Parce qu’on voulait que ça s’arrête.

— Qui voulait que ça s’arrête ?

Un léger tremblement dans sa voix.

— Tout le monde. Michel s’approcha légèrement.

— Julien Perrin ? Elle hésita. Un battement trop long.

— Julien était chez lui. C’était sa maison. C’était normal qu’il parle plus que les autres.

— C’est lui qui a dit que Claire était partie à 1 h 30.

— Oui.

— Et vous ?

Elle respira profondément. — Je ne suis pas sortie à ce moment-là.

— Alors comment savez-vous qu’elle est partie ? Elle resta figée.

Michel ne la quittait pas des yeux.

Elle murmura : — Je ne l’ai pas vue partir.

Le bruit des tasses au comptoir couvrit quelques secondes.

– Pourtant, dans votre seconde audition, vous confirmez qu'elle est partie seule.

Les mains de Léa blanchirent autour de sa tasse.

– On m'a dit que c'était ce qui s'était passé.

– Qui vous l'a dit ? Elle le fixa. Une lutte intérieure. Puis : – Julien. Silence.

– Il vous a demandé de confirmer sa version ?

– Il a dit que c'était plus simple. Que sinon ça deviendrait un drame.

– Un drame comment ? Elle secoua la tête.

– Vous ne comprenez pas.

– Expliquez-moi. Elle inspira profondément. – Claire est tombée.

Michel resta immobile.

– Où ?

– Près de la terrasse. Elle s'est disputée avec Julien. Elle a reculé. Elle a trébuché sur les marches.

– Elle s'est blessée ? Les yeux de Léa se remplirent d'eau.

– Elle ne bougeait plus. Le café sembla se figer autour d'eux.

– Et à 1 h 32 ? demanda Michel calmement. Elle le regarda, surprise.

– L'appel. Son souffle se coupa.

– C'était Julien. Il a appelé Thomas.

– Pourquoi ? Elle murmura :

– Parce qu'il avait une voiture.

Michel sentit la pièce se rétrécir.

– Ils ont déplacé le corps ?

Elle ferma les yeux.

– Je ne suis pas allée avec eux.

– Mais vous saviez.

Elle hocha très légèrement la tête.

— On nous a dit que si on parlait, nos vies seraient détruites. Que c'était un accident. Que ça ne servirait à rien de ruiner plusieurs familles.

Michel resta silencieux. — Où l'ont-ils emmenée ?

Léa secoua la tête. — Je ne sais pas. Il la regarda longuement. — Et la page 14 ?

Elle pâlit. — Vous l'avez trouvée ?

— Elle manque. Un souffle tremblant.

— J'ai dit que Julien l'avait poussée. Le silence tomba brutalement. Pas une chute accidentelle. Un geste. Un mouvement de colère.

— Le capitaine Delmas m'a rappelée quatre jours plus tard. Il a dit que j'avais mal formulé les choses. Que "poussée" n'était pas exact.

Michel sentit une tension glacée.

— Vous avez signé une nouvelle version. Elle hocha la tête. — Parce que j'avais peur.

— De qui ? Elle leva les yeux. — De tous.

Chapitre 9 - Cette fois, c'est personnel

La nuit était tombée lorsque Michel quitta la ville. La conversation avec Léa résonnait encore dans sa tête. "Julien l'a poussée." Un mot simple. Poussée. Vingt ans de silence autour d'un geste.

La route était presque vide. Les phares découpaient la départementale entre les champs et les bois sombres.

Son téléphone vibra. Message inconnu. Il ne répondit pas tout de suite. Il continua de rouler. Un second message arriva. Il jeta un coup d'œil rapide. Une photo. Floue. Prise de loin. Sa maison. Datée d'il y a quelques minutes. Michel ralentit imperceptiblement.

Un troisième message suivit. "Vous vivez seul." Le ton avait changé. Ce n'était plus une tentative de dissuasion. C'était une intrusion. Il serra légèrement le volant.

Pas de colère. Pas de panique. Clarté. Quelqu'un avait surveillé sa maison pendant qu'il était à Blois. Il pensa immédiatement à sa voisine âgée. Au facteur.

Aux habitudes visibles. La voiture noire aperçue près de la forêt. Il continua de rouler, sans accélérer. Un appel entra. Numéro masqué. Il décrocha.

– Vous avez parlé à Léa, dit une voix d’homme. Pas la même que précédemment. Plus grave. Plus assuré.

– Oui.

– Vous auriez dû laisser ça dormir.

– Vous devriez éviter les menaces mal formulées.

Un léger rire.

– Ce ne sont pas des menaces. Ce sont des constats.

– Vous êtes lequel ? Un silence. – Celui qui a le plus à perdre.

Michel comprit immédiatement. Thomas Girard ne correspondait pas à cette assurance. Léa non plus.

Julien.

– Vous avez déjà gâché assez de vies, reprit la voix. Ne forcez pas.

– Vous l’avez poussée.

Silence brutal.

Puis, plus bas : – Vous n’étiez pas là.

– Non. Mais j’ai les horaires.

Un souffle agacé. – Vous ne savez pas où elle est.

– Pas encore.

La voix se fit plus froide. – Si vous continuez, vous ne saurez jamais.

La ligne se coupa.

Michel roula encore quelques kilomètres avant de bifurquer vers sa rue. Il coupa les phares avant d’arriver chez lui. La maison était plongée dans l’obscurité. Il resta quelques secondes dans la voiture. Écouta. Rien. Il descendit lentement. La porte d’entrée était fermée. Pas de trace d’effraction. Mais la boîte aux lettres était entrouverte. Il s’approcha. À l’intérieur, une enveloppe kraft. Il l’ouvrit immédiatement. Une photographie ancienne.

La fête. Claire sur la terrasse. Julien derrière elle. Une main posée sur son bras. Et au dos, écrit au feutre noir : “Accident.”

Michel observa la photo sous la lumière du porche.

La main de Julien n'était pas posée. Elle était crispée.

Il entra chez lui, referma à double tour. Quelqu'un avait gardé cette photo pendant vingt ans. Quelqu'un voulait qu'il la voie. Mais pas pour l'aider. Pour le tester. Il posa la photo à côté du dossier. Julien Perrin venait de sortir de l'ombre. Et quand un homme passe de la dissimulation à l'intimidation... C'est qu'il sent le sol se fissurer. Michel s'assit lentement.

Sa jambe le lançait davantage. Le braquage. La rafale. La chute. Il connaissait ce moment.

Celui où la peur change de camp.

Chapitre 10 - Celui qui veut parler

Michel ne dort presque pas. La photo restait posée sur la table du salon Julien derrière Claire. Main crispée. Sourire forcé. Ce n'était pas un cliché innocent. C'était un instant figé juste avant la rupture.

À 7 h 12, son téléphone vibra. Numéro inconnu. Il laissa sonner. Un message vocal arriva. Voix masculine. Essoufflée.

— Je ne peux plus... Je ne peux plus garder ça. Appelez-moi. Mais pas depuis votre numéro habituel. Michel écouta deux fois. Ce n'était pas Julien. Ce n'était pas la voix grave de la veille. Plus nerveuse. Plus fragile. Il consulta les métadonnées du message.

Préfixe local. Romorantin. Il ne rappela pas immédiatement. À la place, il sortit prendre l'air.

Le marché s'installait place de la Paix. Camions. Fromages. Voix familières. La vie ordinaire continue toujours pendant que les secrets se fissurent.

Son téléphone vibra de nouveau. Un SMS cette fois : "Rendez-vous 11 h. Parking de l'ancienne scierie. Venez seul." Michel ne répondit pas. L'ancienne scierie se trouvait à la sortie de la ville. Lieu discret. Peu fréquenté en semaine. Quelqu'un avait choisi un endroit où l'on ne croise personne par hasard.

Il rentra chez lui, récupéra la photo et la glissa dans une enveloppe.

À 10 h 52, il était sur place. Le parking était vide. Il se gara en retrait. Il observa.

À 11 h 03, une berline grise entra lentement. Thomas Girard en descendit.
Costume. Lunettes de soleil. Regard inquiet. Il s'approcha sans serrer la main.

– Je ne peux pas rester longtemps.

– Alors parlez vite. Thomas évita son regard. – Julien perd le contrôle.

– Parce que vous avez peur ?

– Parce qu'il a toujours eu peur. Michel ne dit rien.

Thomas reprit : – Cette nuit-là... ce n'était pas censé arriver.

– Ce n'est jamais censé arriver. Thomas se passa une main sur le visage.

– Ils se disputaient. Claire voulait partir. Julien l'a retenue. Elle l'a giflé. Michel attendait.

– Il l'a repoussée. Pas violemment. Mais elle est tombée en arrière. La marche. La tête.

Silence. – Elle respirait ?

– Au début... oui. Puis plus rien.

Michel observa la rigidité dans les épaules de Thomas.

– Et l'appel de 1 h 32 ?

– Il m'a appelé parce que j'avais la voiture la plus grande.

– Pour quoi faire ?

Thomas hésita. Puis : – On ne l'a pas emmenée à l'étang. Le silence devint lourd.

– Où alors ?

Thomas regarda autour de lui.

– Il y avait un chantier forestier à l'époque. Une excavation pour un futur lotissement qui n'a jamais vu le jour.

Michel sentit son pouls ralentir.

– Vous l'avez enterrée ? Thomas hocha la tête, presque imperceptiblement.

– On pensait que personne ne chercherait là.

– "On" ? Thomas releva les yeux. – Julien. Moi. Et... Il s'interrompt.

– Et qui ?

Un bruit de moteur derrière eux. Un pick-up noir entra brusquement sur le parking.

Thomas pâlit. – Il ne devait pas savoir.

Le pick-up s’arrêta à quelques mètres. Julien Perrin en descendit. Calme. Trop calme.

Il regarda Thomas, puis Michel. – Je t’avais dit de ne rien faire.

Thomas recula d’un pas. – Ça devait s’arrêter.

Julien fixa Michel.

– Vous jouez à un jeu dangereux.

– Non, répondit Michel. Je répare le vôtre.

Julien esquissa un sourire froid. – Vous croyez qu’il va parler ? Il n’a pas le courage.

Thomas se raidit. – J’en ai assez.

Julien s’approcha. – Tu as tout à perdre. Ton agence. Ta famille.

Michel observa la scène sans intervenir. Deux hommes liés par un secret.

L’un dominait. L’autre craquait. Julien tourna les yeux vers Michel.

– Vous ne trouverez rien. Le terrain a été remblayé. Lotissement ou pas.

Michel répondit calmement : – Les sols parlent.

Un silence. Puis Julien remonta dans son pick-up.

Avant de fermer la portière, il lança : – Cette fois, ce ne sera pas un avertissement.

Le moteur rugit. Thomas resta immobile. – Il est capable de tout, murmura-t-il.

Michel le regarda longuement.

– Vous venez de franchir la ligne. Thomas hocha la tête.

– Il y a autre chose.

– Quoi ? Thomas avala sa salive.

– Le capitaine Delmas est venu sur le chantier le lendemain.

Le silence se figea. – Pourquoi ?

– Il a dit qu’il fallait “s’assurer que rien ne ressorte”.

Michel sentit la partie devenir plus large. Ce n’était plus seulement un accident couvert.

C’était une protection active. Et Delmas savait. La forêt n’était peut-être pas le lieu de la disparition. Mais le chantier abandonné... oui. Et si Delmas avait supervisé la dissimulation...

Alors la page 14 n’était qu’un début.

Chapitre 11 - Le terrain qui n’existe pas

Michel passa l’après-midi aux archives municipales de la ville.

Le chantier forestier évoqué par Thomas se trouvait à la limite d’une zone classée agricole à l’époque.

Projet de lotissement privé. Année 2004. Dossier abandonné en 2005. Il demanda les permis de construire. La documentaliste consulta l’ordinateur.

– Lotissement des Aulnes... retiré avant validation finale.

– Pourquoi ?

– Défaut de financement, apparemment. Michel parcourut les documents.

Promoteur : Société Solognotte d’Aménagement. Président en 2004 : Marc Perrin.

Le père de Julien. Michel releva les yeux.

– Le terrain appartient toujours à la société ?

– Non. Il a été racheté en 2006 par la commune.

– Pourquoi la commune rachèterait un projet abandonné ?

La documentaliste haussa les épaules.

– Réserve foncière.

Michel nota les dates. Disparition : juin 2004. Chantier actif : printemps 2004. Projet abandonné : janvier 2005. Rachat communal : mars 2006. Il demanda les délibérations du conseil municipal de l'époque.

Le maire en 2004 : Henri Vallon. Toujours en poste aujourd'hui. Michel sentit une nouvelle pièce s'emboîter. Si le corps avait été enterré dans une excavation en 2004... Et si la commune avait racheté le terrain deux ans plus tard... Alors le site était devenu intouchable. Il consulta la carte cadastrale actuelle. Le terrain était classé "zone naturelle protégée". Inconstructible. Protégé. Non fouillé. Il resta un long moment devant l'écran. La disparition n'était plus seulement un secret de jeunes. Elle avait été sécurisée dans le temps. Il sortit. La mairie dominait la place principale.

Bâtisse ancienne. Drapeaux impeccables. Le pouvoir local ne se montre jamais brutal.

Il regarda puis il entra. On le reçut poliment.

— Monsieur Renaud, que puis-je pour vous ? demanda le maire Vallon, costume sombre, sourire mesuré.

— Je consulte les archives du lotissement des Aulnes.

Un léger arrêt. — Ah. Un projet malheureux.

— Abandonné rapidement.

— Les finances n'étaient pas au rendez-vous.

— Pourtant la commune l'a racheté ensuite. Vallon croisa les mains.

— Préserver le patrimoine forestier.

Michel soutint son regard.

— En 2004, ce terrain appartenait à la famille Perrin.

— Oui.

— Vous étiez proche de Marc Perrin ? Un sourire plus fin.

— En province, tout le monde est proche de tout le monde. Silence.

— Vous étiez également présent à la fête du 12 juin 2004 ? demanda Michel calmement.

Le maire ne cilla pas.

– Non.

– Mais votre fils y était. Un battement imperceptible.

– Je ne vois pas le rapport.

– Moi si. Le silence se densifia.

– Cette affaire a été classée, dit Vallon plus froidement. Les autorités compétentes ont conclu.

– Les autorités compétentes étaient sous votre influence ?

Le sourire disparut. – Faites attention à vos insinuations.

– Faites attention à vos souvenirs. Un instant de tension pure. Puis Vallon se leva.

– Vous êtes un ancien gendarme, monsieur Renaud. Vous savez que sans preuve, vos soupçons n’ont aucune valeur.

– Les sols gardent la mémoire.

Vallon soutint son regard. – Les sols peuvent être déplacés.

Michel comprit. Le chantier n’était peut-être plus tel qu’en 2004.

Il quitta la mairie avec une certitude : Le terrain n’avait pas été simplement abandonné.

Il avait été verrouillé.

Et si le maire avait protégé la famille Perrin...

Alors Delmas n’était pas seulement un capitaine prudent. Il avait exécuté une volonté politique. Dans une petite ville, la protection ne passe pas par des menaces spectaculaires. Elle passe par des décisions administratives.

Discrètes. Irréversibles. En rentrant chez lui, Michel trouva sa boîte aux lettres vide.

Trop vide. Le courrier du jour n’y était pas. Quelqu’un l’avait retiré. La couche politique ne protégeait pas seulement le passé. Elle surveillait le présent.

Chapitre 12 Le remblai

Michel retourna aux archives dès le lendemain matin. Il demanda non pas le dossier du lotissement, mais les budgets municipaux 2005. La documentaliste haussa un sourcil.

– Ce sont des documents publics, mais peu de gens les consultent.

– Je ne suis pas pressé, répondit Michel.

Il feuilleta les délibérations.

Janvier 2005. Février 2005. Mars 2005. Avril 2005.

Puis une ligne attira son attention : “Travaux de sécurisation et réaménagement du site forestier – ancienne zone des Aulnes.”

Montant : 186 000 euros. Michel releva la tête.

– Vous avez le détail de ces travaux ?

Quelques minutes plus tard, un classeur épais fut posé devant lui.

Entreprise mandatée : BTP Sologne Aménagement.

Gérant en 2005 : Marc Perrin. Le père de Julien. Michel relut lentement.

Objet des travaux : Nivellement du terrain. Remblayage des excavations.

Compactage et stabilisation des sols. Plantation d’essences forestières. Il sentit une tension froide s’installer.

Il consulta la date exacte des travaux. Juin 2005. Un an après la disparition. Pas deux. Un. Il fit un rapide calcul. Si le corps avait été enterré en juin 2004... Et si le terrain avait été remblayé en juin 2005... Alors la fosse avait été consolidée. Rendue inaccessible.

Il continua sa lecture. Un rapport technique mentionnait : “Apport de 240 m³ de terre extérieure.” Terre extérieure. Importée. Il comprit immédiatement. Pas seulement recouvert. Scellé. Il referma doucement le classeur. Ce n’était plus une hypothèse. C’était une opération.

Il demanda : – Pourquoi la commune aurait financé des travaux sur un terrain privé ?

La documentaliste consulta une note jointe.

– Il est indiqué qu’il existait un risque d’affaissement.

– Signalé par qui ?

– Le capitaine Delmas. Michel sentit son regard se figer. Delmas.

Signalement officiel d'un risque. Justifiant le remblayage. Il se leva lentement.

– Vous avez le rapport d'inspection initial ?

Après quelques recherches, on lui apporta une copie.

Rapport succinct. "Présence de cavités dangereuses suite à un projet interrompu."

Aucune photo. Aucun relevé topographique détaillé. Simple recommandation. Michel posa le document à côté de la mention des 240 m³ de terre.

Ce n'était pas une sécurisation. C'était un scellement. Il sortit dans la rue. La place de la mairie semblait paisible. Les terrasses ouvertes. Les habitués installés. Il observa le bâtiment municipal. Le maire Vallon. La famille Perrin. Delmas. Ce n'était plus un secret adolescent. C'était un arrangement. Un accord tacite.

Un accident devenu problème politique. Un problème politique devenu opération administrative.

Son téléphone vibra. Message de Thomas. "Ils savent que je vous ai parlé. Michel répondit immédiatement : "Restez chez vous. Ne répondez à personne." La réponse arriva quelques secondes plus tard. "Trop tard."

Michel s'arrêta net. Il appela. Pas de réponse. Il rappela. Messagerie. Il monta dans sa voiture. La route vers la maison de Thomas semblait plus longue que d'habitude. À mi-chemin, une sirène retentit au loin. Il accéléra légèrement. En arrivant dans le quartier résidentiel, il aperçut un attroupement. Deux voitures de gendarmerie. Une ambulance. Thomas Girard était allongé sur un brancard. Visage tuméfié.

Michel s'approcha. Un gendarme le reconnut.

– Chute dans son escalier, dit-il. Mauvaise marche.

Michel observa les blessures. Symétriques. Trop nettes.

– Il était seul ?

– D'après sa femme, oui.

Michel regarda la façade impeccable. Maison moderne. Caméras discrètes sous l'avant-toit.

– Vous avez vérifié les enregistrements ?

Le gendarme hésita. — Les caméras étaient hors service.

Michel sentit la pression se refermer. Thomas n'était pas mort. Mais on venait de lui rappeler la règle. La solidarité des amitiés de jeunesse.

Michel observa l'ambulance qui s'éloignait. Le terrain avait été remblayé. Le témoin venait d'être réduit au silence. Et le maire avait parlé de sols déplacés. Il comprit une chose essentielle. Le corps n'était peut-être plus là. Si les travaux avaient été si massifs... Il était possible que le terrain ait été ouvert une seconde fois. Pour déplacer définitivement ce qui ne devait jamais être retrouvé.

Le secret avait peut-être changé d'emplacement. Il consulta la date exacte des travaux.

Juin 2005. Un an après la disparition. Pas deux. Un. Il fit un rapide calcul. Si le corps avait été enterré en juin 2004... Et si le terrain avait été remblayé en juin 2005... Alors la fosse avait été consolidée. Rendue inaccessible. Il continua sa lecture. Un rapport technique mentionnait : "Apport de 240 m³ de terre extérieure." Terre extérieure. Importée. Il comprit immédiatement. Pas seulement recouvert. Scellé. Il referma doucement le classeur. Ce n'était plus une hypothèse. C'était une opération.

Il demanda :

— Pourquoi la commune aurait financé des travaux sur un terrain privé ? La documentaliste consulta une note jointe. — Il est indiqué qu'il existait un risque d'affaissement.

— Signalé par qui ?

— Le capitaine Delmas. Michel sentit son regard se figer. Delmas. Signalement officiel d'un risque. Justifiant le remblayage. Il se leva lentement.

— Vous avez le rapport d'inspection initial ?

Après quelques recherches, on lui apporta une copie.

Rapport succinct. "Présence de cavités dangereuses par suite d'un projet interrompu."

Aucune photo. Aucun relevé topographique détaillé. Simple recommandation.

Michel posa le document à côté de la mention des 240 m³ de terre.

Ce n'était pas une sécurisation. C'était un scellement. Il sortit dans la rue. La place de la mairie semblait paisible. Les terrasses ouvertes. Les habitués installés. Il observa le bâtiment municipal. Le maire Vallon. La famille Perrin. Delmas. Ce n'était plus un secret adolescent. C'était un arrangement. Un accord tacite. Un accident devenu problème politique. Un problème politique devenu opération administrative. Son téléphone vibra. Message de Thomas. "Ils savent que je vous ai parlé."
" Michel répondit immédiatement : "Restez chez vous. Ne répondez à personne."

La réponse arriva quelques secondes plus tard. "Trop tard." Michel s'arrêta net. Il appela. Pas de réponse. Il rappela. Messagerie. Il monta dans sa voiture. La route vers la maison de Thomas semblait plus longue que d'habitude. À mi-chemin, une sirène retentit au loin. Il accéléra légèrement. En arrivant dans le quartier résidentiel, il aperçut un attroupement. Deux voitures de gendarmerie. Une ambulance. Thomas Girard était allongé sur un brancard. Visage tuméfié. Michel s'approcha. Un gendarme le reconnut.

– Chute dans son escalier, dit-il. Mauvaise marche. Michel observa les blessures. Symétriques. Trop nettes.

– Il était seul ?

– D'après sa femme, oui. Michel regarda la façade impeccable.

Maison moderne. Caméras discrètes sous l'avant-toit.

– Vous avez vérifié les enregistrements ?

Le gendarme hésita. – Les caméras étaient hors service. Michel sentit la pression se refermer. Thomas n'était pas mort. Mais on venait de lui rappeler la règle. La solidarité des amitiés de jeunesse. Michel observa l'ambulance qui s'éloignait. Le terrain avait été remblayé. Le témoin venait d'être réduit au silence. Et le maire avait parlé de sols déplacés. Il comprit une chose essentielle. Le corps n'était peut-être plus là. Si les travaux avaient été si massifs... Il était possible que le terrain ait été ouvert une seconde fois. Pour déplacer définitivement ce qui ne devait jamais être retrouvé. Le secret avait peut-être changé d'emplacement.

Chapitre 13 - Les lumières dans la forêt

Michel ne rentra pas chez lui. Il se rendit directement au hameau des Aulnes. La zone était aujourd'hui classée naturelle protégée. Accès réglementé. Barrière en bois à l'entrée du chemin. Il coupa le moteur et observa. En plein jour, le site paraissait paisible. Jeunes chênes plantés en lignes régulières. Sol uniformément nivelé. Trop uniforme. Un sol forestier ne se comporte pas ainsi naturellement. Il descendit lentement. La terre était compacte. Pas de dépression visible. Mais quelque chose le troublait. Le rapport municipal parlait de remblayage en juin 2005. Thomas avait évoqué l'enterrement en juin 2004. Un an d'écart. Un an pendant lequel le corps serait resté là. Il observa les troncs plantés. La plupart avaient environ vingt ans. Mais certains, légèrement en retrait, semblaient plus jeunes. Il prit une photo.

Puis il se rendit chez un ancien agent communal qu'il connaissait de réputation. Alain Berthier. Retraité depuis peu. Ancien responsable des espaces verts. Il habitait une petite maison à l'écart, derrière un atelier rempli d'outils.

Berthier ouvrit la porte avec méfiance.

– Michel Renaud ? On m'a dit que vous remuiez des choses.

– Je cherche des dates. Berthier hésita, puis le fit entrer.

– Le terrain des Aulnes. Un silence.

– On a travaillé dessus en 2005, dit Berthier.

– Officiellement, oui.

– Officiellement ?

Berthier posa sa tasse. – Il y a eu autre chose.

Michel attendit.

– En septembre 2006, on m'a demandé d'ouvrir l'accès en pleine nuit.

– Qui "on" ?

– La mairie.

– Et ? Un camion-benne. Deux pelleteuses. Pas les nôtres. Michel sentit son attention se tendre.

– Pourquoi la nuit ?

– On m'a dit que c'était pour éviter d'inquiéter les riverains.

– Vous avez vu ce qu’ils faisaient ?

Berthier hésita longtemps.

– Ils ont creusé. Pas au centre. Sur le côté nord.

– Profondeur ?

– Deux mètres, peut-être plus.

Michel resta immobile. – Et ensuite ?

– Ils ont rebouché. Compacté. Remis des plants.

– Qui supervisait ? Berthier regarda vers la fenêtre.

– Le maire était là.

– Vallon ? Il hocha la tête. – Et le capitaine Delmas. Michel sentit une froideur méthodique s’installer.

– Vous avez signalé ces travaux ?

– On m’a dit que ça relevait d’un “réajustement technique”. J’ai compris que ce n’était pas mon affaire.

– Vous avez gardé des documents ? Berthier se leva lentement. Il ouvrit un vieux classeur. À l’intérieur, des notes manuscrites. Il en sortit une feuille.

Datée du 14 septembre 2006. “Ouverture exceptionnelle site Aulnes - 23 h 40 / 3 h 15.”

Michel prit la feuille.

– Pourquoi l’avoir gardée ?

Berthier haussa les épaules. – On sent quand quelque chose n’est pas normal.

Michel comprit. Si le corps avait été enterré en 2004... Scellé en 2005... Puis déplacé en 2006... Alors le premier lieu n’était plus pertinent. Le secret avait évolué.

Il posa une dernière question : – Après ces travaux, le sol était-il différent ?

Berthier répondit sans hésiter : – Plus dur.

– Plus dur ?

– Comme si on avait compacté autre chose que de la terre. Un silence lourd s’installa.

Michel remercia et repartit vers le site. Il contourna la zone nord.

Le sol y était effectivement plus dense. Moins végétalisé. Les jeunes arbres semblaient avoir poussé plus lentement. Il observa les lignes. Si quelqu'un avait déplacé un corps en 2006...

Pourquoi ? Une raison simple s'imposait : Quelqu'un avait eu peur qu'il soit découvert.

Peut-être qu'un contrôle était prévu. Peut-être qu'un témoin s'était montré instable.

Thomas. Il comprit alors une chose essentielle. Le secret ne concernait pas seulement la mort. Il concernait la protection continue du lieu. Et si Delmas avait été présent en 2006... Alors il n'était pas un simple capitaine prudent. Il était devenu garant.

Michel sortit son téléphone. Il composa un numéro qu'il n'avait pas encore appelé. Henri Vallon. La voix du maire décrocha.

– Monsieur Renaud ?

– Nous devons parler des travaux nocturnes de septembre 2006.

Un silence. Puis : – Je ne sais pas de quoi vous parlez.

– Vous devriez vérifier vos souvenirs. J'ai des dates.

Un souffle discret. – Faites attention à ce que vous affirmez.

– Faites attention à ce que vous avez déplacé.

Un long silence.

Puis la voix du maire se fit plus basse.

– Vous pensez que vous pouvez affronter tout un système seul ?

Michel répondit calmement : – Je pense que quelqu'un, en 2006, a eu très peur.

La ligne se coupa.

Michel resta immobile face à la forêt. Si le corps avait été déplacé une fois... Il pouvait l'être encore. Et peut-être que la vérité n'était plus enterrée. Peut-être qu'elle était ailleurs. Plus près.

Chapitre 14 - L'appel de 1 h 17

Michel retourna aux relevés téléphoniques. Il avait concentré son attention sur l'appel de 1 h 32. Mais dans les dossiers anciens, on cherche souvent le bruit... et on oublie le murmure. Il reprit la copie détaillée des communications. Téléphone fixe de la maison Perrin. Téléphones portables des jeunes. Il descendit ligne par ligne. Puis il le vit. 1 h 17. Appel sortant depuis le portable de Claire.

Durée : 42 secondes. Numéro inconnu dans le dossier. Mention : "Non exploité". Pourquoi : Non exploité. Il relut la ligne plusieurs fois.

À 1 h 15, Léa parle d'une dispute. À 1 h 17, Claire appelle quelqu'un. À 1 h 32, Julien appelle Thomas. La chronologie venait de s'éclairer. Claire ne voulait pas partir seule. Elle avait appelé quelqu'un. Mais qui ? Il chercha le numéro dans le dossier. Aucune annotation. Pas même une tentative d'identification.

Michel se redressa lentement. Un appel de 42 secondes juste avant une chute supposée. Non exploité ? C'est Impossible de laisser passer ça. Il composa le numéro depuis

son téléphone. Son cœur resta calme. Trois tonalités. Messagerie. Voix masculine enregistrée : "Vous êtes bien sur la ligne de Marc Vallon..." Michel sentit le sol se déplacer sous ses pieds. Marc Vallon. Le fils du maire. Lui aussi présent à la fête, mais jamais mentionné comme témoin principal.

Il coupa l'appel. Claire avait appelé le fils du maire à 1 h 17.

Pas Julien. Pas Thomas, mais Marc Vallon.

Il consulta les auditions. Marc était brièvement interrogé. Version sobre.

"Je n'ai rien vu de particulier. Je suis parti vers 1 h 10."

Michel vérifia l'heure. 1 h 10. Mais Claire l'appelait à 1 h 17.

Pourquoi appeler quelqu'un déjà parti ?

Deux possibilités : Marc mentait sur son heure de départ. Ou Claire l'appelait parce qu'il était encore là. Il relut la déposition de Léa.

"Claire était agitée. Elle disait qu'elle devait parler à quelqu'un."

La phrase n'avait jamais été développée. Michel comprit. Claire n'appelait pas à l'aide après être tombée. Elle appelait avant. Elle voulait parler à Marc.

Pourquoi ? Il se souvenait de la photo retrouvée dans sa boîte aux lettres. Julien derrière Claire. Main crispée. Et si la dispute ne concernait pas

simplement un départ ? Et si Claire savait quelque chose

? Il consulta à nouveau les relevés. Il y avait autre chose. À 1 h 19, le téléphone de Marc Vallon recevait l'appel. À 1 h 20,

son portable était localisé par antenne relais... À proximité immédiate de la

maison. Il n'était pas parti. Il mentait. Michel sentit l'affaire s'élargir brutalement. Ce n'était plus seulement une protection du fils Perrin.

Le fils du maire était aussi impliqué. Il prit une feuille et écrivit la séquence :

1 h 15 - Dispute

1 h 17 - Claire appelle Marc

1 h 19 - Marc décroche

1 h 25 - Témoins situent Claire près de la terrasse

1 h 32 - Julien appelle Thomas

Quelque chose s'était joué entre 1 h 17 et 1 h 25.

Huit minutes. Huit minutes pendant lesquelles Claire parlait à Marc. Huit minutes avant la chute. Michel s'assit. Si Marc était resté sur place... Il était peut-être présent lors de la chute. Ou pire. Il savait ce qui allait se passer. Son téléphone vibra.

Message inconnu. "Vous vous trompez de cible." Michel fixa l'écran. Le message venait d'un numéro masqué. Mais il comprit immédiatement. Quelqu'un savait qu'il venait de consulter les relevés. Il répondit calmement : "Claire vous a appelé à 1 h 17."

Quelques secondes. Puis : "Vous ne savez pas ce qu'elle voulait."

Michel écrivit : "Alors dites-le." Plus de réponse. Il posa le téléphone. Claire n'avait pas appelé par hasard. Elle voulait parler à Marc. Et si elle avait découvert quelque chose... Peut-être que la dispute avec Julien n'était pas le déclencheur. Peut-être que Julien avait compris qu'elle savait. Et que Marc était au centre.

La couche politique venait de changer de nature.

Le maire ne protégeait peut-être pas seulement un accident. Il protégeait son fils.

Chapitre 15- La Convocation

Michel trouva la lettre dans sa boîte aux lettres le lendemain matin.

Papier à en-tête officiel. Gendarmerie Nationale.

Objet : "Entretien dans le cadre d'une vérification administrative."

Il esquissa un léger sourire. Vérification administrative. Il regarda l'expéditeur. Capitaine retraité Jean-Luc Delmas.

Mais la convocation était signée par : Commandant R. Caron. Compagnie de Blois. Delmas n'avait plus de fonction officielle. Mais il avait encore des relais. Michel plia la lettre, la glissa dans sa poche. Il connaissait ce genre de manœuvre. On ne menace jamais frontalement. On fragilise.

Deux heures plus tard, il entra dans la brigade. Accueil poli. On le fit patienter dix minutes. Stratégie simple : le replacer du côté des civils.

Le commandant Caron le reçut dans un bureau sobre. Homme sec. Regard neutre. — Monsieur Renaud. Merci d'être venu.

— Je préfère comprendre les choses de vive voix. Caron joignit les mains.

— Vous exercez des activités de recherche privées sans agrément officiel.

Michel resta calme.

— Je n'exerce aucune activité commerciale. Je rends service.

— Contre aucune rémunération, juste pour connaître la vérité

Caron hocha légèrement la tête.

— Vous consultez des archives sensibles. Vous contactez d'anciens témoins. Vous intervenez sur des terrains communaux.

— Tout cela est public. Un silence.

Puis Caron posa une feuille sur le bureau.

— Nous avons reçu un signalement. On parle de harcèlement.

Michel ne bougea pas.

— De la part de qui ?

— Plusieurs personnes.

— Lesquelles ?

— Ce n'est pas le sujet.

Michel soutint son regard.

— C'est précisément le sujet.

Caron se pencha légèrement en avant.

— Vous rouvrez une affaire classée. Vous créez des tensions locales. Ce n'est pas sain.

– Ce n'est pas sain pour qui ?

Le commandant resta impassible.

– Vous savez que certaines démarches peuvent être assimilées à une entrave à enquête.

– Il n'y a plus d'enquête.

– Justement.

Le silence s'installa.

Michel comprit. Ce n'était pas une menace pénale immédiate. C'était un avertissement. Il posa calmement ses mains sur le bureau.

– Vous êtes au courant des travaux nocturnes de septembre 2006 ?

Un très léger changement dans le regard de Caron.

– Je ne vois pas le lien.

– Je pense que au contraire vous le voyez très bien.

Caron referma le dossier devant lui.

– Monsieur Renaud, je vais être clair. Cette affaire est ancienne. Les témoins ont refait leur vie. Les familles sont respectables.

– Les morts aussi. Le silence devint plus lourd.

Caron se leva.

– Si vous continuez, nous serons contraints d'examiner la légalité de vos activités.

– Faites-le.

– Vous prenez un risque.

Michel se leva à son tour.

– Je connais les risques. Il fit un pas vers la porte.

Caron ajouta : – Le capitaine Delmas a une réputation impeccable. Vos insinuations pourraient se retourner contre vous.

Michel se tourna lentement.

– Alors qu'il explique pourquoi il a signé un signalement justifiant le remblayage d'un terrain lié à une disparition.

Le regard de Caron se durcit : – Vous n’avez aucune preuve.

– Pas encore. Michel sortit.

Dans le couloir, il croisa Jean-Luc Delmas. Costume sombre. Allure droite.

Delmas ne souriait pas.

– Tu joues à un jeu dangereux, Michel.

– Vous avez déplacé quelque chose en 2006.

Le regard de Delmas resta fixe.

– Fais attention. Les institutions ne tombent pas pour une rumeur.

– Ce n’est pas une rumeur.

– C’est ton interprétation.

Michel s’approcha d’un pas.

– Claire a appelé Marc Vallon à 1 h 17.

Une infime tension passa dans les yeux de Delmas. À peine visible. Mais réelle.

– Tu fouilles trop loin.

– Vous étiez sur le chantier en 2006.

– J’étais responsable de la sécurité locale.

– Sécurité de qui ? Un silence.

Puis Delmas murmura : – Il y a des choses que tu ne comprends pas.

– Alors expliquez-les. Delmas recula légèrement.

– Si tu continues, tu ne pourras pas revenir en arrière.

– Moi non plus, je n’ai pas eu le choix en 2004. Un long regard. Deux anciens gendarmes. Deux visions de la loyauté.

Delmas parla plus bas : – Ce que tu cherches pourrait détruire plus que tu ne l’imagines.

– Ce que vous avez fait a déjà détruit une famille. Michel tourna les talons. En sortant, il comprit une chose essentielle. La pression venait de changer de nature. Ce n’était plus une intimidation anonyme. C’était une tentative de neutralisation officielle. Ils avaient peur. Et quand une institution tente d’intimider... C’est que la

vérité approche du point sensible. Son téléphone vibra. Message de Léa. “Marc veut vous voir.” Michel releva les yeux vers le ciel gris de Romorantin. La partie entrait dans sa phase décisive.

Chapitre 16 - Le fils du maire

Marc Vallon avait choisi le lieu. Un restaurant discret en périphérie de Romorantin. Salle presque vide en début d’après-midi. Michel arriva en avance. Il observa les accès. Les vitres. Les sorties. Marc entra cinq minutes plus tard. Quarante ans. Costume impeccable. Assurance maîtrisée. Mais les épaules étaient plus tendues que le sourire. Il s’assit sans saluer.

– Vous remuez beaucoup de choses pour quelqu’un qui n’était pas là.

– Vous y étiez. Un silence. Marc posa son téléphone face contre table.

– Vous avez parlé à Léa.

– Oui. Mais Elle exagère.

– Vous avez reçu un appel de Claire à 1 h 17.

Le visage de Marc ne changea pas. Mais ses doigts se crispèrent légèrement sur le bord de la table.

– C’est possible.

– Ce n’est pas possible. C’est confirmé.

Marc inspira lentement. – Elle était stressée.

– À propos de quoi ?

– Je ne sais pas.

– Vous étiez encore à la maison à 1 h 17.

– Non.

– Les antennes relais disent le contraire.

Le regard de Marc se durcit.

– Vous n’avez pas accès à ces données.

– Vous avez menti sur votre heure de départ.

Silence. Michel poursuivit calmement :

– Pourquoi Claire vous appelait-elle juste après s’être disputée avec Julien ?

Marc resta immobile.

– Parce qu’elle savait quelque chose ?

Un battement.

– Parce qu’elle voulait partir ?

– Parce qu’elle voulait parler.

Michel sortit la photo retrouvée dans sa boîte aux lettres. Il la posa devant Marc. Julien derrière Claire. Main crispée. Marc fixa l’image. Longtemps.

– Vous étiez derrière l’objectif.

Un très léger clignement. – Qui d’autre aurait pu prendre cette photo ?

Marc releva les yeux. – Vous n’avez aucune preuve.

– Vous étiez assez proche pour cadrer ça.

– C’était une fête. On prenait des photos.

– Pourquoi celle-ci ne figure-t-elle pas dans le dossier ?

Marc ne répondit pas. Michel continua : – Claire vous appelle. Elle se dispute avec Julien. Elle tombe. Julien appelle Thomas. Vous quittez les lieux officiellement à 1 h 10.

Le silence devenait pesant.

– Vous étiez encore là quand elle est tombée.

Marc pencha légèrement la tête. – Vous pensez que j’ai poussé Claire ?

– Je pense que vous étiez là.

– Et si c’était le cas ?

Michel soutint son regard. – Alors vous savez ce qui s’est vraiment passé.

Marc se pencha à son tour.

– Vous croyez comprendre cette ville ?

— Je comprends les horaires.

Marc baissa la voix. — Vous êtes dangereux.

— Pour qui ? Un léger sourire sans chaleur.

— Vous ne savez pas ce que Claire avait fait.

Michel ne bougea pas.

— Dites-le. Marc hésita.

Puis : — Elle avait fouillé dans le bureau de mon père.

Le silence changea de texture.

— Elle avait pris des documents.

— Lesquels ?

— Des comptes. Des virements.

Michel sentit le puzzle s'élargir encore.

— Des virements vers qui ? Marc serra la mâchoire.

— Vers la société Perrin.

Michel comprit. Le projet du lotissement. Des fonds municipaux.

— Elle vous a menacé ?

— Elle a dit qu'elle allait en parler.

— À qui ?

— À son père. Puis à un journaliste.

Michel laissa l'information s'installer. La dispute n'était pas seulement sentimentale. Elle était explosive.

— Julien savait ?

— Oui.

— Et vous ?

Marc détourna les yeux un instant. — Je pensais qu'elle bluffait.

— Et quand elle est tombée ? Silence. Un silence long. Puis, très bas : — Elle ne devait pas mourir.

Michel ne dit rien.

– C’était une bousculade. Elle a reculé. Julien a essayé de la retenir.

– Vous avez vu la chute.

Marc ferma les yeux une seconde.

– Oui.

– Elle respirait ?

– À peine.

– Et vous n’avez pas appelé les secours. Le regard de Marc devint dur.

– Si on appelait, tout sortait.

– Les virements. – Tout.

Michel sentit la bascule. Ce n’était pas seulement un accident couvert. C’était une panique politique.

– Qui a décidé de l’enterrer ? Marc inspira profondément.

– Personne n’a décidé. Ça s’est imposé.

– Et mon père a arrangé le reste. Il venait de le dire. Pas explicitement. Mais suffisamment.

Michel se pencha légèrement. – Le chantier en 2006.

Marc le fixa.

– Vous ne trouverez rien.

– Pourquoi l’avoir déplacée ?

Le visage de Marc se ferma. – Parce qu’on a eu peur qu’elle soit découverte.

– Qui a eu peur ?

Marc murmura : – Delmas.

Un silence lourd. – Il a dit que la pression montait. Qu’il fallait sécuriser définitivement.

Michel observa l’homme en face de lui. Pas un monstre. Un homme qui avait laissé un engrenage se refermer.

– Pourquoi me parler ?

Marc regarda vers la fenêtre. — Parce que ça ne s'arrêtera jamais. Vous voulez quoi ?

Que vous compreniez que si ça sort... tout s'effondre. Ce n'est pas moi qui ai construit ça.

Marc se leva.

— Vous croyez que la vérité libère. Il posa quelques billets sur la table.

— Ici, elle détruit. Il s'éloigna sans se retourner. Michel resta assis.

Claire n'avait pas disparu par hasard. Elle avait découvert un détournement. Un système. Un arrangement financier entre la mairie et la société Perrin. Sa mort avait protégé un montage. Et Delmas avait transformé un accident en opération de protection. La disparition devenait un scandale. Et le scandale devenait explosif.

Son téléphone vibra. Message inconnu. “On sait où vous êtes.” Michel releva la tête. Dans le reflet de la vitre, il aperçut un homme debout près du parking. Qui ne mangeait pas. Qui observait. La confrontation n'était pas terminée. Elle venait de changer de dimension

Chapitre 17 - Le message effacé

Michel rentra chez lui sans faire de détour. La confrontation avec Marc Vallon résonnait encore dans sa tête. Des virements. Un montage financier. Une menace de révélation. Claire n'était pas simplement tombée. Elle savait. Et quelqu'un qui sait laisse des traces. Il rouvrit le dossier.

Téléphone portable de Claire : “Non retrouvé.” À l'époque, l'absence du téléphone avait été jugée “cohérente avec une disparition volontaire”.

Michel posa le document. Non retrouvé. Dans une affaire de disparition, le téléphone est toujours prioritaire. Sauf si on ne veut pas qu'il le soit. Il prit son ordinateur portable. Il consulta les anciennes sauvegardes judiciaires qu'il avait réussi à obtenir officieusement via un contact aux archives numériques.

Les données de 2004 n'étaient pas complètes. Mais un fichier attira son attention.

“Extraction partielle - SMS Claire Moreau.” Extraction partielle. Il ouvrit. La plupart des messages étaient anodins. Puis un échange la veille de la fête.

Claire → Léa : “Je crois que j’ai trouvé un truc grave.”

Léa → Claire : “Encore quoi ?”

Claire : “Dans le bureau du maire. Ça sent mauvais.”

Michel sentit la tension monter. Il fit défiler.

Un autre message. Claire → Contact enregistré sous “M”.

“On doit parler demain. C’est sérieux.”

“M”.

Marc. ??? Il continua. Dernier message envoyé le 12 juin 2004 à 0 h 58 : “Si je disparaissais, regarde la clé.”

Michel resta immobile. La clé. Quelle clé ? Il relut. Aucune réponse. Puis plus rien.

Les messages s’arrêtaient à 1 h 05. Mais Claire avait appelé à 1 h 17. Il comprit alors.

Le téléphone n’avait peut-être pas disparu immédiatement. Il avait été manipulé.

Il consulta les annexes techniques. Une note très courte figurait en bas de page :

“Appareil déclaré hors service suite à immersion.” Immersion quelle immersion ?

On a supposé qu’il était tombé dans l’étang. Mais aucun appareil n’avait été retrouvé.

Il se leva brusquement. Il se rendit dans le garage. Il fouilla dans une vieille boîte contenant des pièces issues d’anciennes affaires personnelles.

Il en sortit un vieux téléphone de 2004.

Même modèle que celui de Claire. Ces appareils avaient une mémoire interne.

Même après immersion partielle, certaines données pouvaient survivre. Si le téléphone avait été récupéré avant l’enterrement... Alors quelqu’un avait pu consulter son contenu. Et effacer. Il retourna à son ordinateur. Il chercha dans l’extraction partielle.

Découvrit Un fichier audio listé comme : “Voix_120604_0116.amr” Durée : 1 min 12.

Statut : “Fichier corrompu”. Michel sentit son cœur ralentir. 1 h 16. Une minute avant l’appel à Marc. Claire avait enregistré quelque chose. Il tenta d’ouvrir le

fichier. Erreur. Il le copia sur un logiciel de récupération. Les données étaient fragmentées. Il lança une reconstruction. Quelques secondes. Puis un grésillement. Et une voix.

Faible. Tremblante. Claire. "... tu crois que je ne vois rien ?"

Un silence. Puis une voix masculine. Julien. "... arrête avec ça."

Claire : "Je sais pour les virements." Un bruit de pas.

Puis la voix de Marc, plus lointaine : "Tu fais une erreur."

Michel resta figé. La voix de Claire reprit : "Je vais tout dire."

Puis un bruit sec. Un choc. Un cri étouffé. Le fichier s'interrompit brutalement.

Michel ne bougea plus. La dispute n'était pas une simple altercation. Claire avait confronté Julien. Marc était présent et elle enregistrait.

Le message "Si je disparaissais, regarde la clé. La clé. Michel retourna au dossier. Effets personnels récupérés. Vêtements. Sac à main. Mais pas de trousseau mentionné. Il comprit soudain. Claire n'avait peut-être pas laissé la preuve sur son téléphone. Elle avait peut-être caché quelque chose ailleurs. Une clé USB. Une clé de casier. Une clé physique. Il pensa aussitôt à sa chambre. À la maison familiale. À un endroit où elle se sentait en sécurité.

Son téléphone vibra. Message inconnu. "Vous n'auriez pas dû ouvrir ça." Michel regarda l'écran. Ils savaient. Quelqu'un surveillait encore les accès aux archives numériques.

Il répondit calmement : "J'ai la voix." Quelques secondes.

Puis : "Vous ne savez pas où est le reste." Michel posa le téléphone. Le reste. Il y avait autre chose. La preuve audio n'était qu'un fragment. Claire avait anticipé. Elle avait laissé une clé. Et si cette clé existait toujours... Alors le secret n'était pas totalement enterré.

Chapitre 18 - La chambre figée

La maison des Moreau se trouvait à la sortie de Romorantin.

Petite façade claire. Jardin entretenu. Volets toujours repeints. La mère de Claire ouvrit presque immédiatement. Elle avait les traits plus tirés que lors de leur première rencontre.

– Vous avez trouvé quelque chose.

Ce n'était pas une question.

– Peut-être.

Il entra. L'odeur de cire et de linge propre flottait dans le couloir. Il demanda à voir la chambre de Claire.

– Sa chambre est restée comme elle était, dit la mère doucement.

Michel la suivit à l'étage. La porte s'ouvrit avec lenteur. Rien n'avait changé. Posters aux murs. Bureau près de la fenêtre. Bibliothèque d'adolescente. Lit soigneusement refait. Vingt ans suspendus.

Michel resta immobile quelques secondes. Les chambres conservent les secrets.

– Vous avez déjà fouillé ? demanda-t-il.

– La gendarmerie a pris ce qu'elle voulait. Puis... je n'ai rien touché.

Il hocha la tête. – Je vais regarder méthodiquement.

Elle sortit sans un mot. Michel commença par le bureau. Tiroir supérieur. Stylos. Carnets. Viel agenda. Il l'ouvrit. Dernière semaine avant la disparition. Une annotation le 10 juin : "Voir M."

Le 11 juin : "Copie faite." Copie de quoi ? Il continua. Sous le tiroir, une légère résistance. Il appuya sur le fond. Un double fond céda légèrement. Il retira la plaque fine de bois. À l'intérieur. Un petit sachet plastique. Et une clé USB. Noire. Sans inscription. Michel sentit son pouls ralentir. Il la sortit délicatement. Elle était ancienne, mais intacte. Il la glissa dans sa poche. Puis il continua. Dans la bibliothèque, un livre attira son attention. Un roman creusé au centre. Vide. Il consulta la mère en bas de l'escalier. – Claire utilisait-elle

une boîte aux lettres personnelle ? Un casier ?

– Non... mais elle avait une clé de cadenas pour son vieux vélo.

Michel revint dans la chambre. Sur le mur, accroché à un crochet, le trousseau du vélo. Mais un emplacement semblait vide. Il redescendit.

– Son sac à main avait-il été rendu ? La mère hocha la tête.

– Oui. Les gendarmes me l'ont rapporté.

– Il est toujours là ?

Elle l'amena dans un placard. Michel l'ouvrit. Fouilla. Portefeuille. Mouchoirs.

Un vieux téléphone hors service. Mais au fond, dans une poche intérieure cousue...

Un petit morceau de papier plié. Il l'ouvrit. Un code. "Casier 27 - Gare"
Michel leva les yeux. — Elle allait souvent à la gare ?

— Oui. Elle prenait le train pour Blois. Il comprit. Claire n'avait pas laissé qu'une clé USB. Elle avait prévu une sauvegarde. Il remonta dans la chambre. Il examina la clé USB à la lumière. Pas rayée. Protégée. Claire avait écrit : "Si je disparaissais, regarde la clé."

Elle savait que quelque chose pouvait arriver. Elle avait enregistré la dispute. Elle avait copié des documents. Elle avait anticipé. Il se tourna vers la mère.

— Je vais devoir vous demander quelque chose.

— Quoi ?

— Ne dites à personne que je suis venu.

— Vous pensez qu'on vous surveille ? Michel ne répondit pas. Parce qu'il le savait.

En sortant de la maison, il aperçut une voiture stationnée un peu plus loin. Vitres teintées. Moteur allumé. Elle démarra lentement lorsqu'il passa devant. Il nota la plaque. Ils surveillaient aussi la famille. Il ne rentra pas chez lui. Il se rendit directement à la gare de Romorantin. Les casiers avaient changé. Mais certains anciens compartiments existaient encore dans le hall secondaire. Il trouva le 27. Verrouillé. Il observa le mécanisme. Ancien modèle à clé plate. Pas un système automatique. Il comprit. Claire n'avait pas laissé la clé USB dans la chambre par hasard. Le casier devait contenir autre chose. Et quelqu'un ignorait peut-être son existence. Il sentit le poids de la clé USB dans sa poche. Si son contenu confirmait l'audio... Alors la chute de Claire n'était pas seulement un accident couvert. C'était un meurtre maquillé pour protéger un détournement.

Son téléphone vibra. Message de Delmas. "Nous devons parler avant qu'il ne soit trop tard." Michel leva les yeux vers le panneau d'affichage des trains.

Il murmura : — Trop tard pour qui ? La clé USB allait ouvrir bien plus qu'un dossier. Elle allait ouvrir un système.

Chapitre 19 - Le prix du silence

Michel attendit le soir pour rappeler Delmas. Pas depuis son téléphone principal. Il utilisa une ligne prépayée achetée dans une station-service à la sortie de la ville.

– Vous vouliez parler, dit-il lorsque Delmas décrocha. Un silence mesuré.

– Oui.

– Alors parlez.

– Pas au téléphone. Ils choisirent un lieu neutre. Un ancien stand de tir abandonné à quelques kilomètres de Romorantin. Un endroit que Michel connaissait bien. Il arriva le premier. Le soleil descendait derrière les arbres. Ombres longues. Silence dense. Delmas arriva dix minutes plus tard. Toujours impeccable. Toujours contrôlé.

– Tu es allé trop loin, Michel.

– J’ai trouvé la clé. Une micro-réaction. Presque imperceptible. Mais suffisante.

– Je vois.

– Et j’ai entendu l’enregistrement. Le silence s’épaissit. Delmas ne nia pas.

– Tu comprends maintenant pourquoi il fallait contenir ça.

– Contenir ? Vous appelez ça contenir ?

– Un accident devenu catastrophe.

– NON une catastrophe devenue corruption. Delmas serra les mâchoires.

– Tu ne sais pas tout.

– Alors dites-moi. Delmas regarda la ligne des arbres.

– Le lotissement n’était qu’une partie. Michel resta attentif.

– Il y avait un financement régional. Des fonds européens. Le projet devait servir de vitrine.

– Et l’argent ?

– Une partie a été redirigée. Pas pour s’enrichir personnellement.

– Pour quoi alors ? Delmas hésita.

– Pour sauver d’autres dossiers. Des projets qui auraient fermé des entreprises locales.

Michel ne bougea pas.

– Vous avez couvert un homicide pour protéger un montage financier.

– J’ai évité l’effondrement d’une ville.

– En enterrant une adolescente. Le ton restait calme. Mais la fracture était nette. Delmas inspira profondément.

– Écoute-moi bien. Si ça sort maintenant, ce ne sera pas seulement Vallon ou Perrin qui tomberont.

– Qui d’autre ?

– Des conseillers régionaux. Des intermédiaires. Des entreprises.

– Des gens puissants. – Des gens organisés.

Michel comprit le sous-texte.

– Vous avez peur pour vous.

– Non.

Un silence. – J’ai peur pour ce qui se déclencherà.

Michel sortit la clé USB de sa poche. Il la montra brièvement.

– Vous proposez quoi ?

Delmas fixa l’objet. – Tu me la donnes.

– Et ?

– L’affaire reste officiellement classée. Les familles ne sont pas exposées publiquement. Les responsabilités financières sont traitées discrètement. Et je m’assure que la mère de Claire obtienne une reconnaissance... et une indemnisation.

Michel resta immobile. – Une indemnisation.

– Oui.

– En échange de la vérité.

– En échange de la paix.

Michel le regarda longuement. – Vous croyez que la paix s’achète ?

– Elle se négocie.

– Pas quand il y a un corps sous la terre.

Delmas baissa légèrement la voix.

– Il n'est plus là. Le silence tomba brutalement.

– Où est-il ? Delmas soutint son regard.

– Tu n'as pas besoin de le savoir.

– J'en ai besoin.

– Non. Michel comprit. Le corps avait été déplacé une seconde fois. Peut-être hors du département. Peut-être détruit. – Qui d'autre sait ?

– Moins que tu ne le penses.

– Marc ?

– Il sait qu'elle est morte. Pas où elle est.

Michel sentit une colère froide monter.

– Vous avez dépassé la protection. Vous êtes devenu acteur.

Delmas ne répondit pas. Le vent fit craquer une vieille structure métallique.

– Si tu publies ça, reprit Delmas, tu n'affronteras pas seulement un maire et son fils.

– Vous me menacez ?

– Je te préviens. Un long silence. Michel rangea la clé dans sa poche.

– Vous avez signé le signalement de 2005.

– Oui.

– Vous étiez sur le chantier en 2006.

– Oui.

– Et vous savez où elle est. Delmas ne confirma ni ne nia.

– Tu es un homme intelligent, Michel. Tu sais que certaines vérités détruisent plus qu'elles ne réparent.

– Et vous savez que certaines omissions tuent deux fois. Delmas fit un pas en arrière.

– Réfléchis. Tu peux sortir grandi de ça. Discret. Respecté.

— Je ne cherche ni respect ni discrétion.

— Alors quoi ?

Michel répondit sans hésiter : — La fin. Un silence. Delmas comprit qu'il ne céderait pas. Il tourna les talons.

Avant de repartir, il ajouta : — Si tu ouvres ce casier, tu franchiras une ligne définitive.

Michel resta seul dans la lumière déclinante.

Ils savaient pour le casier. Ils savaient pour la clé. Cela signifiait une chose :

Quelqu'un surveillait chacun de ses mouvements. La proposition de Delmas n'était pas une tentative de sauver la ville. C'était une tentative de sauver le système. Et le système venait de lui offrir un prix. Michel sortit son téléphone.

Message inconnu. "Il reste encore une chance d'arrêter." Il effaça le message.

Puis il murmura : — Trop tard.

Chapitre 20 - Casier 27

Michel attendit la fermeture de la gare. À 22 h 18, le hall secondaire était presque vide. Un agent d'entretien passait la serpillière près des guichets fermés. Deux voyageurs attendaient un train tardif pour Blois. Le mur des anciens casiers métalliques était encore là. Modèle ancien. Serrures mécaniques.

Le numéro 27. Discret. Rien d'anormal. Michel avait acheté un jeu de clés universelles pour serrures anciennes des années plus tôt. Vieille habitude. Il s'agenouilla comme s'il ramassait quelque chose. Inséra la première clé. Rien. La Deuxième. Rien. Troisième. Un déclic sec. Il ouvrit légèrement. Aucun signal d'alarme. À l'intérieur. Un sac plastique translucide. Il le retira sans le laisser tomber. Referma immédiatement le casier. Se releva. Marcha vers les toilettes publiques au fond du hall. Il verrouilla la porte. Ouvrit le sac. À l'intérieur :

— Un ancien téléphone portable.

— Une enveloppe kraft scellée.

— Une clé plate métallique.

Michel sentit son souffle ralentir. Il alluma le téléphone. Batterie vide. Il retira la carte SIM. Ancien modèle. Il la glissa dans son propre appareil. Redémarrage.

Des messages apparaissaient encore. Dernier message reçu le 12 juin 2004 à 1 h 14.

Expéditeur : M. “Supprime ça.”

Michel resta immobile. Claire avait déjà enregistré. Marc le savait. Il ouvrit l’enveloppe. À l’intérieur : Des copies de relevés bancaires.

Virements entre la mairie de Romorantin et la société Solognotte d’Aménagement. Montants fractionnés. Intitulés flous.

Dates correspondant à la période du lotissement.

Et au fond de l’enveloppe : Une feuille manuscrite. Écriture nerveuse.

“Si je disparaissais, ils sont tous impliqués.” Signée : C.

Michel referma les yeux une seconde. Elle savait qu’elle risquait quelque chose.

Il prit la clé plate. Petite. Numérotée : 104B. Pas un casier de gare. Pas un cadenas de vélo. Quelque chose d’autre. Il fouilla dans le téléphone. Galerie photos.

Plusieurs images supprimées. Il lança un logiciel de récupération simple depuis son portable. Deux photos restaurées partiellement.

La première : Un document posé sur un bureau.

En-tête : “Subvention exceptionnelle - Projet Aulnes”.

La seconde : Un selfie involontaire. Claire.

Derrière elle, flou mais identifiable : Le bureau du maire.

Michel comprit. Claire avait fouillé chez Vallon. Pris des preuves. Copié sur clé USB. Et stocké un double dans le casier.

Le téléphone vibra soudain. Appel entrant. Numéro masqué. Il laissa sonner.

Puis un message arriva immédiatement. “Sortez calmement.” Michel leva les yeux.

Par la petite fenêtre haute des toilettes, il aperçut le reflet d’une silhouette dans le hall. Ils savaient. Quelqu’un surveillait le casier. Il rangea rapidement le contenu dans son sac. Ouvrit la porte. Marcha normalement vers la sortie. Deux hommes près des distributeurs automatiques. Pas des voyageurs. Posture trop fixe. Michel passa sans les regarder. À trois mètres de la sortie, l’un d’eux s’approcha.

— Monsieur Renaud ? Michel s’arrêta. — Oui.

– Vous avez oublié quelque chose.

L’homme souriait à peine. Michel comprit que ce n’était pas une proposition.

C’était une tentative de récupération.

Il répondit calmement : – Je ne crois pas. Le second homme se plaça légèrement derrière lui. Blocage discret.

Le premier murmura :

– Donnez-nous ce que vous venez de prendre.

Michel regarda autour. L’agent d’entretien n’était plus visible. Le hall était presque vide.

Il fit un pas en arrière. Puis lança brusquement son sac vers le premier homme.

Réflexe immédiat. Les deux hommes baissèrent les yeux. Michel pivota. Frappe sèche du coude dans les côtes du second. La jambe lui lança mais il ne ralentit pas. Il poussa la porte de sortie. Courut vers le parking. Une voiture démarra derrière lui. Il atteignit la sienne. Il prit sa clé. Mis le contact Plein phare. Le véhicule derrière tenta de bloquer la sortie. Michel braqua sec. Friche latérale. Gravier. Sortie secondaire qu’il avait repérée en arrivant. Il quitta la gare sans se retourner. Quelques kilomètres plus loin, il ralentit. Il Respira. Le sac était toujours là. Intact.

Ils savaient pour le casier. Cela signifiait une surveillance constante. Il gara la voiture dans un chemin forestier isolé. Vérifia le contenu. Tout était là. Preuves financières. Téléphone. Clé 104B. Michel comprit que la partie venait de changer de nature. Ce n’était plus une pression administrative. C’était une récupération active de preuves. Et si des hommes extérieurs intervenaient... Alors le système dépassait largement Romorantin.

Il regarda la clé métallique. 104B.

Il murmura : – Où mène-tu ?

Son téléphone vibra. Message de Delmas. “Je t’avais prévenu.”

Michel répondit : “Vous avez perdu le contrôle.” Silence.

Puis : “Tu ne sais pas encore ce que tu as déclenché.” Michel leva les yeux vers la forêt sombre. Claire avait prévu deux sauvegardes.

Clé USB et Casier. Et peut-être une troisième. La clé 104B n'était pas là par hasard. La prochaine étape était ailleurs. Plus sécurisée. Plus discrète. Et probablement beaucoup plus dangereuse.

Chapitre 21 - clé 104B

Michel observa la clé sous la lumière intérieure de sa voiture.

Petite clé plate. Gravure discrète : 104B. Logo presque effacé. Il zooma avec son téléphone. On distinguait encore quatre lettres : "Loca..." Location. Il réfléchit. Romorantin ne comptait pas cinquante sociétés de box de stockage en 2004. Il consulta les archives commerciales en ligne.

Une seule entreprise existait déjà à l'époque : Sologne Stockage Services Zone artisanale sud. Toujours en activité. Michel attendit le matin. Pas par prudence. Par stratégie. Il voulait entrer légalement. La zone artisanale était calme à 9 h 10. Hangars métalliques. Portail coulissant. Caméras récentes. Il se présenta à l'accueil.

— Je cherche un ancien contrat de location. 2004. La femme derrière le bureau consulta l'ordinateur.

— Les archives papier sont conservées au fond. Pourquoi ?

— Succession familiale.

Elle hocha la tête sans insister. Michel observa la numérotation affichée au mur. Box 001 à 150.

Il demanda innocemment : — Les box 100 sont où ?

— Au fond du couloir central.

Elle appela un employé. — Montrez-lui les archives 2004.

Michel le suivit. Couloir étroit. Rangées métalliques. Il repéra immédiatement le 104B.

Verrouillé. Cadenas ancien. Il se tourna vers l'employé.

— Les archives sont où exactement ? — Dans le local administratif. Pas ici.

Michel acquiesça. Ils repartirent vers le bureau. Une fois seul avec les classeurs, il consulta l'année 2004.

Box 104B. Nom du locataire : Claire Moreau. Date d'ouverture : 9 juin 2004. Date de fin de contrat : jamais clôturé. Paiement en espèces. Michel sentit le poids de l'information. Claire avait ouvert le box trois jours avant la fête. Elle savait déjà qu'elle avait trouvé quelque chose. Il referma calmement le classeur.

— Je crois que j'ai trouvé ce que je cherchais.

Il remercia et quitta les lieux. Il n'ouvrit pas le box immédiatement.

Il fit le tour du bâtiment. Deux caméras visibles. Un angle mort près du mur nord. Il attendit la pause déjeuner.

À 12 h 43, le site était presque désert. Il entra discrètement. Se rendit au box 104B. Inséra la clé. Le cadenas céda immédiatement. Pas de déclencheur sonore. Il ouvrit lentement.

À l'intérieur : Un carton d'archives. Un sac de sport. Une petite mallette noire. Il sortit le carton.

Copies des virements.

Photocopies de documents municipaux.

Correspondances internes entre la mairie et la société Perrin.

Preuves nettes.

Il ouvrit la mallette.

À l'intérieur : Un dictaphone numérique. Carte mémoire insérée. Il l'alluma. Un fichier audio.

Date : 11 juin 2004. La veille de la fête. Voix de Claire. "... s'ils continuent, je vais tout donner à la presse." Puis une voix masculine. Plus âgée. Le maire Vallon.

"... tu ne comprends pas les conséquences."

Claire : "Je comprends très bien. C'est du vol." Un silence.

Puis Vallon : "Tu es jeune. Tu dramatises."

Claire : "Je ne me tairai pas." Le fichier s'arrête. Michel referma les yeux.

Ce n'était plus une hypothèse. Ce n'était pas non plus un accident isolé. Claire avait confronté le maire la veille.

Le 12 juin, elle affrontait Julien. Marc était présent. Elle enregistrait. Elle savait qu'elle prenait un risque. Il ouvrit le sac de sport.

À l'intérieur : Des vêtements pliés. Une trousse de toilette. Claire préparait un départ. Peut-être temporaire. Peut-être stratégique. Mais elle avait prévu de partir si les choses tournaient mal.

Michel comprit. Elle ne s'était pas suicidée. Elle ne s'était pas enfuie. Elle s'était protégée. Et ils l'avaient stoppée. Un bruit métallique derrière lui. Il se retourna. Un homme se tenait au bout du couloir. Costume sombre. Pas un employé.

– Vous êtes persévérant. Michel reconnut immédiatement la voix.

Le maire Vallon. Seul.

– Vous avez gardé ce box vingt ans.

– Je ne savais pas qu'il existait.

– Vous mentez mal. Vallon esquissa un sourire froid.

– Vous avez trouvé ce que vous cherchiez ?

– Bien plus.

Le maire fit un pas en avant.

– Vous croyez que ça suffit ?

– Pour quoi ?

– Pour faire tomber un système ?

Michel referma doucement la mallette.

– Ça suffit pour rouvrir officiellement l'enquête.

Le regard de Vallon changea. Pour la première fois, une vraie inquiétude.

– Vous ne comprenez pas les répercussions.

– Je comprends très bien et je m'en fous des conséquences.

– Vous exposez des gens qui n'étaient pas directement impliqués.

– Comme Claire ? Le silence fut glacial.

Vallon murmura : – Vous avez encore le choix.

– Non.

Michel verrouilla la mallette.

– Vous auriez dû accepter la proposition de Delmas.

– Vous auriez dû appeler les secours. Un long regard.

Puis Vallon se recula lentement.

– Si vous publiez ça, vous ne contrôlerez plus rien.

– Je ne cherche pas à contrôler.

Michel passa devant lui sans se presser.

Sortit du bâtiment.

Dans le parking, une voiture noire attendait moteur tournant.

Le système venait de perdre son équilibre.

La clé 104B n’ouvrait pas seulement un box.

Elle ouvrait une chute.

Chapitre 22 - Là où l’eau ne remonte jamais

Il était 23 h 12 lorsque Michel reçut le message. Cette fois pas un numéro masqué. Jean-Luc Delmas. “Viens seul. C’est fini.” Michel ne répondit pas.

Un second message arriva. “Ancienne carrière de Pruniers. Accès sud. 00 h 30.”

La carrière. Ancien site d’extraction à une dizaine de kilomètres de Romorantin. Abandonné depuis des années. Interdit d’accès officiellement.

Michel comprit immédiatement. Un lieu isolé. Profond. Silencieux. Il prit la mallette du box. La clé USB. Le téléphone de Claire. Il ne laissait rien derrière. La carrière était plongée dans l’obscurité. Falaises abruptes. Fond rempli d’eau noire.

Delmas l’attendait près d’un 4x4 stationné à l’écart. Pas d’autres véhicules visibles. Michel descendit de voiture sans précipitation.

– Tu as ouvert le box.

– Oui. Delmas ne posa pas de question supplémentaire. Il semblait plus fatigué que d’habitude. Plus vieux.

– Vallon est paniqué.

– Il aurait dû l’être en 2004. Un silence. Le vent faisait vibrer les herbes sèches.

– Le terrain des Aulnes n’est plus pertinent, dit Delmas.

– Je m’en doutais.

Delmas hocha la tête.

– En 2006, on a déplacé le corps.

– Vous.

– Oui.

Il n’y avait plus de détour.

– Pourquoi ici ? Delmas désigna l’eau sombre au fond de la carrière.

– Parce qu’ici, rien ne remonte.

Michel resta immobile. – Vous l’avez immergée ?

– Non. Il marqua une pause.

– On l’a transférée dans un puits de drainage secondaire. Un ancien conduit vertical utilisé à l’époque de l’exploitation.

Michel sentit son regard se durcir.

– Profondeur ?

– Environ quinze mètres. Colmaté ensuite.

– Avec quoi ?

– Béton liquide et gravats. Un silence épais s’installa.

– Pourquoi me le dire maintenant ?

Delmas regarda l’eau noire.

– Parce que tu as déjà les preuves financières. L’enregistrement. Le box.

– Et ?

– Ils envisagent de te faire disparaître.

Michel ne bougea pas.

– Vallon n’a plus le contrôle. Ce n’est plus local.

– Qui ?

– Les intermédiaires régionaux. Ceux qui ont validé les subventions.

Michel comprit.

La couche politique dépassait la mairie.

– Tu n’es pas la cible principale, continua Delmas. Tu es le déclencheur.

– Et vous ? Delmas esquissa un sourire triste.

– Moi, je suis l’erreur qui aurait dû rester loyale.

Michel observa l’homme face à lui.

– Pourquoi avoir couvert ça ?

Un long silence.

– Parce que je pensais qu’on pouvait limiter les dégâts.

– Parce que je croyais que c’était un accident.

– Parce que je n’ai pas voulu voir quand ça a dépassé l’accident.

– Quand avez-vous compris ?

– En 2006. Quand on a déplacé le corps. Là, ce n’était plus protéger un fils paniqué. C’était effacer définitivement.

Michel laissa les mots retomber.

– Le conduit est encore accessible ?

– Oui. Mais scellé.

– Vous avez des plans ? Delmas tendit une enveloppe.

À l’intérieur : Plan technique de l’ancienne carrière. Emplacement du conduit secondaire. Mention manuscrite : “Zone C - Drain 3”.

Michel sentit la gravité du moment.

– Si j’y vais, tout explose.

– Oui.

– Si je n’y vais pas ?

– Ils tenteront de te neutraliser autrement.

Le vent se leva légèrement.

– Pourquoi ne pas l’avoir fait en 2004 ? demanda Michel.

Delmas fixa l’obscurité.

– Parce qu’en 2004, je pensais encore pouvoir contrôler le récit.

– Et aujourd’hui ?

– Aujourd’hui, il n’y a plus de récit possible.

Un silence.

– Si tu descends là-dedans, tu déclenches une enquête nationale.

– C’est le but.

Delmas hocha lentement la tête. – Alors fais-le vite.

Michel le fixa.

– Vous venez avec moi.

Un battement. – Je témoignerai.

– Non. Vous venez.

Delmas hésita. Puis acquiesça.

– Très bien.

Un bruit de moteur au loin.

Les deux hommes se figèrent. Un second véhicule apparaissait à l’entrée de la carrière.

Phares éteints. Michel comprit immédiatement.

– Ils ont suivi.

Delmas murmura : – On n’a plus beaucoup de temps.

Le 4x4 approchait. Pas de sirène. Pas de gyrophare. Michel glissa les plans dans sa veste.

– Le drain 3, répéta-t-il.

– Oui.

Le véhicule s’arrêta à une cinquantaine de mètres.

Deux silhouettes descendirent. Michel sentit la tension basculer. Ce n’était plus un face-à-face politique. C’était une tentative d’effacement.

– C’est maintenant ou jamais, dit Delmas. Michel regarda la carrière. L’eau noire.

Le conduit scellé. La preuve ultime. Puis les hommes qui approchaient.

Il murmura : – Claire, on y est.

Chapitre 23 - La fracture

Le 4x4 s'arrêta brutalement à une trentaine de mètres.

Les phares s'allumèrent d'un coup, aveuglants. Michel plissa les yeux.

Deux hommes descendirent. Pas des amateurs. Posture stable. Mouvements coordonnés.

– Recule, murmura Delmas.

– Non. Michel resta immobile

Les hommes avancèrent lentement.

– Monsieur Renaud, lança l'un d'eux d'une voix calme. Remettez-nous les documents.

Michel ne répondit pas.

– Vous n'êtes pas obligé de finir au fond de cette carrière.

Delmas fit un pas en avant.

– Ça suffit.

L'un des hommes sourit légèrement.

– Capitaine Delmas... vous auriez dû rester à votre place.

Le ton n'était pas agressif. Il était décidé. Michel comprit immédiatement.

Ce n'était pas Vallon. Ce n'était pas Perrin. C'était plus haut. Un des hommes fit un signe discret.

L'autre contourna légèrement. Encerclement.

– Vous faites une erreur, dit Delmas.

– Non. Nous corrigeons la vôtre.

Le premier homme sortit une arme équipée d'un silencieux.

Michel sentit le temps ralentir. Delmas bougea avant lui. Un geste instinctif.

Ancien réflexe. Il poussa Michel sur le côté. Le coup partit. Sec. Étouffé.

Delmas s'effondra. Michel roula derrière un bloc de roche.

Deuxième détonation. Éclat de pierre près de sa tête. Il chercha du regard. Pas d'arme.

Seulement le terrain.

Il cria : — Vous ne pourrez pas arrêter ça ! Pas de réponse.

Les hommes avançaient méthodiquement. Michel aperçut le 4x4.

Il prit une décision. Il se releva brusquement et courut en zig zag vers le véhicule.

Un tir passa à quelques centimètres de son épaule.

Le moteur tournait au ralenti, Il plongea derrière la portière ouverte.

Saisit le levier, s'accrocha au volant et démarra en trombe. Le 4x4 bondit en avant.

Les deux hommes durent reculer, un fut renversé

Michel braqua violemment.

Le véhicule dérapa vers la pente descendante de la carrière.

Les hommes tirèrent encore. Un impact sur la carrosserie. Michel freina brusquement à mi-pente. Sauta hors du véhicule. Se précipita vers Delmas. Le capitaine était à terre. Respiration difficile. Sang sombre sur le flanc.

— Tu es touché. Delmas serrait les dents.

— Pas mort. Michel comprima la plaie avec sa veste.

— Ils reviendront.

— Le drain 3... murmura Delmas.

Les deux silhouettes avaient disparu dans l'obscurité. Repli stratégique. Mission incomplète.

Michel sortit son téléphone. Il n'appela pas la brigade locale. Il composa directement le numéro du procureur de Tours. Celui qu'il avait identifié la veille.

— Ici Michel Renaud. Tentative d'homicide. Corruption municipale. Corps dissimulé dans une carrière à Pruniers. J'ai les preuves. Silence à l'autre bout.

— Envoyez immédiatement une équipe extérieure.

Il raccrocha. Delmas ouvrit les yeux.

– Tu as franchi la ligne.

– Non. Michel serra plus fort pour arrêter l'hémorragie.

– C'est eux qui l'ont franchie. Delmas tenta un sourire.

– Je suppose... que je vais devoir témoigner.

– Oui.

Un bruit de sirènes au loin. Pas locales. Plus puissantes. Michel regarda la carrière. L'eau noire. Le conduit scellé. Ils avaient voulu l'arrêter avant qu'il n'ouvre le dernier verrou. Trop tard. Les preuves étaient multiples. Financières. Audio. Physiques. Et maintenant une tentative d'assassinat.

Le système venait de se révéler.

Delmas murmura : – Elle mérite qu'on la sorte.

Michel hocha la tête. – On va la sortir. Les gyrophares éclairèrent la falaise.

Des véhicules banalisés s'arrêtèrent. Des hommes descendirent. Pas de Romorantin.

Pas de Blois.

Inspection générale.

Michel sentit enfin le poids des semaines retomber.

La partie locale était terminée.

La tempête allait devenir nationale.

Et Claire Moreau ne serait plus un dossier classé.

Chapitre 24 - La place publique

Trois jours plus tard, Romorantin se réveilla sous les caméras. Pas celles des commerces. Celles des chaînes d'information.

Véhicules banalisés stationnés devant la mairie. Présence de la section de recherches. Inspection générale.

Michel observait la scène à distance, appuyé contre sa voiture. Delmas était hospitalisé, sous protection.

Le drain 3 avait été ouvert la veille. Le béton fracturé. Les gravats retirés.

Un corps. Restes osseux confirmés compatibles avec une adolescente de 17 ans.

L'identification ADN était en cours. Mais il n'y avait plus de doute.

Claire était là.

À 9 h 12, les portes de la mairie s'ouvrirent.

Henri Vallon descendit les marches, encadré par deux officiers.

Pas de menottes visibles. Mais pas de sourire non plus. Visage fermé.

Le maire tenta de parler aux journalistes.

— Je n'ai rien à me reprocher—

Un officier l'interrompit.

— Monsieur Vallon, vous êtes placé en garde à vue pour complicité de dissimulation de cadavre et détournement de fonds publics.

Silence brutal sur la place. Des murmures. Des téléphones levés. À quelques mètres, Marc Vallon était sorti par une porte latérale. Moins digne. Plus pâle. Il croisa brièvement le regard de Michel. Pas de haine. Juste l'effondrement. Julien Perrin fut arrêté chez lui. Images diffusées dans l'heure.

Le directeur d'agence immobilière escorté par des enquêteurs.

Thomas Girard, toujours hospitalisé, demanda à être entendu.

L'information circula vite. Très vite.

À 11 h 04, la procureure de prit la parole.

— Une enquête judiciaire est ouverte pour homicide involontaire, dissimulation de corps, corruption et détournement de fonds publics.

Le mot était lâché. Homicide.

La ville était figée. Des habitants regardaient la scène sans comprendre. D'autres détournaient les yeux. Michel resta en retrait. Il ne cherchait ni caméra ni reconnaissance. Son téléphone vibra.

Un message de la mère de Claire. “Ils ont dit son nom.”

Il leva les yeux vers le bâtiment municipal.

Oui. Ils avaient dit son nom.

Pour la première fois depuis vingt ans, Claire Moreau n’était plus “la disparue”.

Elle était victime.

Un journaliste s’approcha de Michel.

– Vous êtes celui qui a relancé l’affaire ?

– Non.

– Alors qui ?

Michel regarda la mairie.

– Elle.

Il s’éloigna.

Plus tard dans l’après-midi, un véhicule officiel se gara devant l’hôpital.

Delmas fut extrait sous escorte. Pas comme suspect. Comme témoin coopérant.

L’homme qui avait tenu le secret venait de le briser. La ville ne parlait plus que de ça. Les comptes municipaux furent saisis. Les subventions passées au crible.

Des noms régionaux commencèrent à apparaître.

La tempête dépassait la ville.

Michel rentra chez lui en fin de journée.

La maison semblait plus silencieuse que d’habitude.

Il posa la mallette sur la table. Ouvrit la clé USB une dernière fois.

Écouta la voix de Claire. “... je vais tout dire.”

Il murmura : – Tu l’as fait. Le soleil tombait derrière les arbres. La justice ne rend pas la vie. Mais elle rend la vérité. Et parfois, c’est ce qui reste.

Épilogue - Ce qui reste

Le cimetière de la petite ville était presque vide en cette fin d'après-midi. Le vent faisait frissonner les cyprès. La lumière était douce, presque irréaliste.

Michel resta quelques pas en retrait.

La cérémonie avait été simple. Pas de discours officiels. Pas de caméras. Juste une stèle neuve.

Claire Moreau 1987 - 2004 "Elle disait toujours la vérité."

La mère de Claire se tenait devant la tombe, droite malgré les années. Elle ne pleurait pas. Les larmes étaient venues plus tôt. Aujourd'hui, c'était autre chose.

Michel s'approcha doucement.

— Merci, dit-elle sans se retourner.

Il ne répondit pas tout de suite. — Je n'ai fait que suivre les traces.

Elle posa la main sur la pierre.

— Elle avait peur. Je le voyais. Mais je pensais que c'était l'adolescence.

Un silence.

— Elle était courageuse, continua-t-elle. Trop pour son âge.

Michel regarda la date gravée. Dix-sept ans.

— Elle savait qu'elle prenait un risque, dit-il.

La mère hocha lentement la tête.

— Elle a toujours eu ce défaut.

— Lequel ?

— Ne jamais accepter l'injustice.

Le vent souleva quelques feuilles mortes.

— Ils ont avoué ? demanda-t-elle.

— Pas tous. Pas complètement. Mais Ça viendra.

Michel observa la pierre blanche.

— Ce n'est pas la prison qui compte, dit-elle doucement. C'est qu'on ait dit son nom.

Il comprit. Pendant vingt ans, Claire avait été une rumeur.

Une disparition. Une hypothèse. Aujourd'hui, elle était une vérité.

La mère se tourna enfin vers lui.

– Et vous ?

– Moi ?

– Vous allez continuer ?

Michel regarda l'allée du cimetière. – Oui bien sur c'est mon devoir.

– Pourquoi ?

Il réfléchit un instant.

– Parce que certains dossiers ne se ferment jamais vraiment.

Elle esquissa un léger sourire.

– Elle aurait aimé vous connaître.

Michel ne répondit pas.

Il la laissa seule quelques minutes, puis s'éloigna lentement.

En quittant le cimetière, son téléphone vibra.

Numéro inconnu.

Il hésita. Puis décrocha. – Monsieur Renaud ?

Voix masculine. Plus âgée.

– Oui.

– On m'a dit que vous rouvrez des affaires classées.

Michel s'arrêta près du portail.

– Ça dépend lesquelles.

Un silence de l'autre côté.

– Mon frère est mort en 1998. On a parlé d'accident de chasse.

Michel regarda une dernière fois la stèle au loin.

Le soleil disparaissait derrière les arbres.

– Passez me voir, dit-il calmement.

Il raccrocha. Le vent s'était levé.

Dans le Loir-et-Cher, les secrets ne disparaissent pas.

Ils attendent.

Et Michel Renaud venait de comprendre une chose :

La vérité ne rend pas la paix. Elle ouvre la suivante.

FIN

Merci d'avoir acheté et lu Claire, 17 ans, disparue

Si cette enquête vous a tenu en haleine, la vérité n'attend jamais très longtemps.

D'autres affaires classées dorment encore.

D'autres familles cherchent des réponses.

Et Michel Renaud n'a pas fini de rouvrir les dossiers que l'on croyait clos.

Retrouvez prochainement le Tome 2

Les Enquêtes de Michel Renaud – Affaires non élucidées

Pour être informé des prochaines parutions :

 <https://ebooks-policiers-thrillers.fr>

 contact@ebooks-policiers-thrillers.fr

Si vous avez apprécié ce livre, n'hésitez pas à laisser un avis.

Votre soutien aide la vérité à continuer d'exister.

À très bientôt,

Michel Renaud.



Collection Affaires non Éluclidées

Merci d'avoir acheté et lu ce livre,
nous espérons vous avoir satisfait (e).

Votre soutien et vos commentaires nous
aide beaucoup pour la continuation de
nos aventures.

N'hésitez pas à nous contacter

Contact@ebooks-policiers-thrillers.fr

Retrouvez-nous sur

<https://ebooks-policiers-thrillers.fr>